

**Georges Le Brun Keris**

**Le ver et le fruit**

1942

-|-

Il régnait dans La Roche une activité d'une nature singulière. Gérard Seymour se la définissait à lui-même : une « activité feutrée ». Les femmes à chaque étage s'agitaient en silence. Dans la cuisine immense, au sous-sol, on faisait bouillir l'eau par bassines. La garde, arrivée le matin même de Moulins, flambait les récipients. Des lueurs bleues et rouges se succédaient sur les voûtes, tandis que se répandaient une odeur de punch. Sans le silence, on eût pensé la préparation d'une fête.

Gérard allait d'un étage à l'autre, sans trop savoir que faire de lui-même. Dans une des pièces du premier, Marie, sa femme, éprouvait les premières douleurs. Il se demandait s'il devait rester auprès d'elle pour lui témoigner son amour et sa compassion, où s'il devait s'éloigner. Sa présence, à lui qui ne souffrait pas, ne serait-elle pas importune ? Combien eût-il préféré souffrir, à ce sentiment d'inutilité et d'impuissance. Parfois le visage tant aimé de Marie se crispait. Les larmes en montaient aux yeux de Gérard. Alors Marie, du fond de sa souffrance, trouvait la force de sourire, de son grand sourire frais et jeune. Son visage gardait, dans les pires moments, ce halo de joie qui avait tant frappé Gérard à leur première rencontre. Elle rayonnait de paix et de plénitude. Même en cet instant, on sentait chez elle un secret accord avec son destin qui s'exprimait en une paix radieuse. Il suffisait de la regarder pour comprendre que, dans les douleurs de l'accouchement, elle s'accomplissait. Elle en avait même, semblait-il, conscience. Gérard ne pouvait que la comparer, dans son esprit, au fruit mûr qui ne résiste pas quand son poids le détache de l'arbre.

À chacune des crispations de Marie, Gérard sentait croître son amour. Il évoquait ses fiançailles. Dire qu'il croyait l'aimer alors de toute son âme ! L'amour se nourrit de lui-même et s'accroît de sa propre force. N'avait-il pas senti son amour s'approfondir infiniment quand, au soir de son mariage, il avait possédé Marie, un peu tremblante encore, mais calmée, sereine, donnée. Comme ce soir là, déjà, elle s'était accordée à son destin de femme. Aujourd'hui, l'amour que Gérard sentait pour elle était infiniment plus vaste. Il s'était accru de la profondeur de leur bonheur quotidien. Chaque sourire l'avait nourri, chaque parole l'avait avivé. Leur amour s'était enrichi de souvenirs à peine formulables, d'émotions imperceptibles, mais qui avaient donné ses couleurs si tendrement nuancées à leur bonheur.

Puis Marie avait pensé être enceinte. Gérard se remémorait son émoi. Il ne comprenait pas encore très bien, alors, quelle en était exactement la nature. Il éprouvait de la peine à s'imaginer les joies et les difficultés de la paternité. Aucune image ne s'était imposée clairement à son esprit. Simplement il avait senti son amour pour Marie s'approfondir encore. Ce visage légèrement aminci, que déjà l'amour avait affiné et comme travaillé par l'intérieur, s'était alangui de deux légères rides à la commissure des lèvres. Gérard en éprouvait une pitié admirative. Il s'attristait un peu de voir la vie imprimer sa trace sur le visage bien aimé, mais cette légère meurtrissure était si visiblement le signe d'un accomplissement qu'une fois de plus s'était présentée à son esprit l'image du beau fruit mûr.

En pensant à toute cette profondeur de leur amour, Gérard prit Marie dans ses bras. Il éprouvait une gratitude si intense qu'au fond peu lui importait que Marie souffrît et que lui ne souffrît pas. Leur amour les situait au delà même de cette douleur. C'était comme une terre réservée où seule ils pénétraient, sans que puisse les y suivre le cortège des joies et des peines. L'amour humain a ses nuits obscures et ses oasis comme l'amour de Dieu. Comme l'amour de Dieu il a sa paix finale. Je ne crois pas blasphémer. Ce jardin de sérénité où l'amour avait introduit Gérard et Marie était vraiment l'image de cette autre paix, et peut-être plus que l'image, l'ébauche, le commencement. Non pas que désormais leur amour fût immobile et comme fixé. Il

devait croître encore. Il le sentait bien l'un et l'autre, à l'heure où, malgré les gémissements que leur arrachaient les flancs labourés de Marie, un même élan les avait si intimement rapprochés que leurs lèvres s'étaient unies.

...

La garde entra soudain. Ils se séparèrent assez gauchement. « Tiens, voilà Mademoiselle Perceron », dit Gérard pour se donner une contenance.

Gisèle Perceron était une petite personne grêle et sèche ; son visage encore jeune s'encadrait de cheveux gris. Blonds autrefois, ils en gardaient un reflet. À première vue, ce reflet donnait à Gisèle Perceron un faux air de fraîcheur qui vite se dissipait. On ne pouvait dire non plus que son sourire fût jeune, bien que d'abord on l'eût pensé. Elle présentait dans tout elle-même l'image assez contradictoire d'une jeunesse figée.

L'habitude de vivre chez les autres lui avait donné des manières discrètes qui accentuaient cette impression de fixité. Chacun de ses traits, compassés par une maîtrise de soi trop grande, mettait longtemps à se mouvoir, si bien que ce visage était à la fois intelligent et inexpressif.

Mademoiselle Perceron mit quelques secondes avant de sembler remarquer la légère confusion de Gérard et de Marie. Puis assez brusquement, et comme ne pouvant se taire devant un spectacle si choquant, quelque parti pris qu'elle en eût, elle dit à Gérard : « Vous pouvez au moins laisser la paix à votre femme en un pareil moment ».

Cette parole passa sur Gérard comme un souffle d'air froid sur la nuque. Marie, elle, ne réagit pas. Cette passivité étonna Gérard. Marie acceptait la leçon comme une écolière docile prise en fraude, mais qui sûrement ne recommencera pas. Était-ce la fonction de Mademoiselle Perceron, l'appareil de sa blouse et de son voile amidonnés, qui lui valait, de prime abord, une pareille autorité ?

Ce n'était là, de la part de Marie, que la légère lâcheté du malade qui se sent entièrement dépendant. Gérard le savait bien, et il se refusait à attribuer trop d'importance à une faiblesse si naturelle. Pourtant il souffrait d'une légère atteinte à son bonheur. C'était à ses yeux comme une paille minuscule dans l'acier. Pour la première fois leur ménage ne présentait pas ce front entièrement uni auquel il était si accoutumé qu'il lui semblait naturel.

Il n'eut pas le temps de s'appesantir beaucoup sur ces impressions. Le grand événement approchait. L'accoucheur était arrivé. Maintenant Marie gisait gémissante, dans l'incohérence d'une douleur trop forte. Les sentiments de joie et de souffrance que si contradictoirement éprouvait Gérard atteignirent leur paroxysme, pour céder soudain devant le mystère immense qui s'accomplissait. Quelque chose de plus fort que leur amour se produisait à ce moment dans la chambre. Et c'était la vie. Un nouvel homme allait naître.

-II-

On avait amené un berceau, tout blanc, dans la chambre, et Gérard contemplait son fils : un petit visage rond, que couronnait une crête de cheveux. Le jeune père admirait les mains minuscules et roses, avec des ongles pareils à des éclats de coquillages. Joël respirait calmement de sa respiration courte de nouveau-né. Il émanait de ce berceau une quiétude qui exprimait aux yeux de Gérard toute la vie de son foyer.

La garde prit le nouveau-né et le porta sur le lit de sa mère. D'un geste merveilleux Marie arrondit son bras autour de lui, comme une conque où le déposer. De l'autre main, elle dégrafa sa chemise et en fit jaillir un sein très blanc, profondément veiné. L'enfant aspirait avec un léger bruit humide. C'était le motif que cherchait Gérard. Depuis longtemps il eût voulu traduire en un tableau la paix qu'après une adolescence inquiète Marie avait su lui donner. Le tableau était là, comme dessiné devant lui, avec la profusion candide des linges et la simplicité d'un geste maternel.

Déjà Marie lui avait révélé le portrait. Non pas qu'il n'eût de longtemps figuré des visages sur ses toiles. Mais si profonde était la sympathie de Marie pour les hommes qu'elle lui avait appris

à les voir en profondeur. Désormais il savait que réside en chacun d'eux, et même dans le plus souillé, quelque chose d'ineffable. Gérard, depuis son mariage, poursuivait dans chacun de ses modèles le secret de l'âme. Ses portraits en avaient acquis une valeur spirituelle. Ils étaient un message. Combien plus ineffable encore le mystère de cette jeune femme allaitant. Il pourrait exprimer une de ces minutes dans lesquelles la vie ouvre sur le paradis. Rien n'atteste mieux qu'elle y conduise, qu'elle soit tout entière ouverte sur l'éternité, que ces minutes où le temps et l'éternel se confondent. Accord inexprimable auquel les hommes ont donné le beau nom de paix.

La garde reprit l'enfant. Gérard demeurait dans sa rêverie. Il composait mentalement son œuvre. Même, sur un coin de carnet, il indiqua ce geste, le repli de la main, comme un col d'oiseau, sous le corps de l'enfant. Il faudrait étendre sur toute la scène une lumière étale et duveteuse, de chaudes blancheurs...

Mademoiselle Perceron entra de nouveau. Très discrètement elle ne dit rien, respectant ce silence où, elle le sentait bien, Gérard et Marie se disaient leur accord plus intensément que par aucune parole. Elle pliait lentement des couches, avant de les ranger dans un placard.

Ses gestes calmes semblaient ne devoir troubler aucune paix intérieure. Et pourtant Gérard se sentait sourdement irrité de cette présence. Plus encore le blessait la joie que Marie paraissait en éprouver. Il crut que son irritation était un reste de l'impression pénible ressentie l'avant-veille : cette phrase si malencontreusement sèche de Mademoiselle Perceron. Il voulut n'y plus penser. Il fixa plus intensément son esprit sur le tableau à finir. L'inspiration avait fui. Il s'acharnait en vain à esquisser les attitudes qu'il pourrait donner à Marie. Chaque trait l'éloignait davantage de cette harmonie qu'il avait cru saisir. Le croquis n'était plus que le graphique de sa nervosité.

On annonça le dîner. Gisèle Perceron et Gérard descendirent. Loin de Marie il s'étonna de retrouver son calme. La conversation roulait banale sur des gens de la région. Mademoiselle Perceron les connaissait tous pour avoir soigné des accouchées dans les propriétés voisines. Elle n'en parlait d'ailleurs qu'avec beaucoup de tact, ne révélant rien des intérieurs où elle avait vécu.

« Vous connaissez si bien la région, vous y avez donc toujours habité », demanda Gérard.

« Je suis de Parèze. Mes parents avaient cette ferme, à côté de l'église, vous savez, sur l'espèce d'éperon où, par temps clair, on aperçoit le Puy-de-Dôme. Quand nous étions enfants, mes frères s'amusaient à le montrer n'importe où sur l'horizon aux touristes ingénus, qui très sincèrement s'imaginaient le voir à l'opposé de sa direction. C'était une de leurs joies ».

« Vous avez beaucoup de frères et sœurs ? »

« Nous étions douze. Je ne sais pas ce qui me fait employer l'imparfait, car nous sommes encore douze. Notre mère ne nous a pas élevés dans la douceur. C'était plutôt rude. Mais nous étions heureux ».

« Les enfants ne sont jamais si heureux que dans les familles très nombreuses ».

« Vous avez raison, reprit la garde, et pourtant nous trouvons cela bien dur parfois. Pendant dix-sept ans, j'ai toujours eu des robes identiques. Ma mère nous habillait seule. En été, c'était du vichy à carreaux rouges et blancs, ou bleus et blancs, avec des fronces autour de la taille ; en hiver, un gros velours de laine bleu, mais toujours avec des fronces autour de la taille. Quant à nos chaussures, notre père nous les confectionnait lui-même. Elles n'étaient pas fines, allez ! Je me rappellerai toujours le bonheur que fut pour moi, à dix-huit ans, quand je suis allée en ville poursuivre mes études, ma première paire de vrais souliers ».

« Vous aviez bien des compensations, Mademoiselle, quand des enfants sont ensemble, tous est fête ».

On apportait sur la table un compotier de pommes, dont le rouge semblait couvert d'une légère couche brune.

« Tiens, vous avez de la Rambaud, ici, ces sont pourtant des pommes de Normandie », dit en se servant Gisèle Perceron.

« C'est une greffe que j'ai fait venir, mais vous vous connaissez en pommes ? »

« Ne vous ai-je pas dit que j'étais de la campagne ».

« Eh bien ! ne voudrez-vous pas m'aider demain à visiter le fruitier. Il faut que je classe les pommes d'après la période de l'hiver où elles sont mûres, et mon jardinier n'y entend rien ».

-III-

Le fruitier était une maison basse, attenante à la serre, et cachée de La Roche par un rideau de sapins. Il y régnait une pénombre d'église, et, avec ses tiroirs égaux, où luisaient faiblement les pommes et les poires, il évoquait pour Gérard une nécropole mystérieuse, pleine de joyaux empoussiérés.

Gisèle Perceron et lui restèrent une demi-heure à repérer les différentes espèces de pommes. Il en était de rouges et luisantes, de jaunes pâles, énormes, des rainettes grises qui commençaient à se friper. Leur toucher variait aussi, lisse ou pelucheux, ou même un peu rugueux. C'était une joie de les classer comme on classe des livres. Précieuse était l'érudition de Mademoiselle Perceron. Elle, si terne d'habitude, était comme excitée par la présence campagnarde des pommes. Elle bavardait à bâtons rompus, s'émerveillant des plus grosses, s'esclaffant lorsqu'elle trouvait un fruit un peu biscornu. Pour la première fois Gérard s'aperçut qu'elle était encore jeune. Un rayon de soleil tombé d'une lucarne la nimbaît de lumière, ses cheveux semblaient d'un blond plus doré.

Quand ils eurent achevé leur classement, Gérard lui proposa de se promener un peu. Ils descendirent à travers le parc, vers l'Allier. Les arbres étaient déjà presque dépouillés par l'automne, mais il demeurait à la cime des peupliers quelques feuilles jaune clair qui suffisaient à rendre le ciel plus bleu. Les pays du Centre, « nos pays » comme on dit là-bas, ne sont jamais si beaux qu'à l'automne ; l'été, la lumière est trop violente pour la ligne souple du paysage. Elle l'abolit. La campagne n'est plus qu'un grand espace plombé, où couve sourdement l'orage quotidien. En automne, lorsque la vigne souligne de rouge sombre les collines, le paysage renaît. Il fait de grands jours dorés. La maturité des campagnes s'accorde aux sables du fleuve, qui, si vif qu'il soit, lui donnent une allure et comme une démarche paresseuse. Gérard et Gisèle s'avançaient dans cette campagne, entre les prés où les bœufs blancs levaient un moment la tête à leur approche. Ils arrivèrent à l'Allier, et, assis sur une souche, longtemps regardèrent le grand ciel varié de nuages. Sur l'autre rive, un rideau de peupliers avait la forme triangulaire d'une immense flûte de Pan, et très loin, par delà le fleuve, venu d'un invisible village, on entendait le chant d'un coq.

Depuis longtemps Gérard n'avait senti une telle union avec le paysage. Qu'il eût aimé le peindre à cette minute. Il lui semblait qu'il touchait la campagne avec ses mains, avec ses yeux. D'elle à lui la communion était absolue. Elle devenait comme un prolongement de son corps. Jamais, depuis son mariage, il n'avait senti cette communion. La présence de Marie était pour lui quelque chose de tellement intense qu'elle le coupait de la nature. Non pas une présence importune qui vous empêche de vous recueillir, mais plutôt un pôle d'attraction plus puissant et qui vous détourne vers lui. Le curieux est que Marie ne l'avait pas séparé des hommes. En réalité, elle les lui voilait peut-être, mais pour les lui restituer à travers elle, si profond était son pouvoir de sympathie. Elle leur apportait tant d'amour qu'elle les recréait pour Gérard, tandis que son âme de citadine ne vibrait que rarement aux beautés des campagnes bourbonnaises.

Gérard voulut profiter jusqu'au bout de cette espèce d'état de grâce où la campagne l'avait mis.

Gisèle Perceron et lui rentrèrent par les taillis qui bordaient la propriété. Tout-à-coup ils virent un cèpe, puis deux, puis trois. Chaque trouvaille leur donnait une joie. Les champignons, blottis dans la mousse, avaient quelque chose de candide. On eût dit de petites filles en sarrau d'écolière et qui jouent à cache-cache. Ils semblaient entre les feuilles les guetter innocemment. Bientôt Gérard et la garde en trouvèrent tant, que celle-ci dut relever sa robe par deux coins, comme une bergère de Greuze, pour y entasser les bolets et les cèpes. Et vraiment, elle était charmante ainsi, avec ses cheveux dénoués dans le vent et le rose de ses pommettes avivé par l'air.

## -IV-

Tout heureux de sa belle promenade Gérard courut la conter à Marie. Sa réconciliation avec Gisèle Perceron sembla faire un vrai plaisir à la jeune femme. Elle souffrait, en effet, de sentir Gérard mal disposé envers cette garde-malade, en qui sa confiance était absolue. Elle la considérait comme une amie. Sans prétendre la défendre contre Gérard, elle trouvait beaucoup d'injustice dans la froideur que, depuis ce baiser fâcheusement interrompu, son mari témoignait à l'infirmière.

Dans l'euphorie de sa promenade Gérard voulu commencer le portrait de sa femme allaitant. De nouveau, il voyait composée dans son esprit cette maternité.

Il apporta sa toile, ses fusains, sa boîte et commença d'esquisser. Bientôt, la figure fut à grand trait campée. Tout de suite la composition parut satisfaisante à Gérard. Il avait trouvé le moyen de situer la mère et l'enfant dans une courbe qui répondait avec grâce, mais aussi avec une certaine puissance, au carré presque parfait du tableau. Marie, docile, se pliait à la pose. Tout le bonheur du foyer était retrouvé : les calmes jours, si pleins, où ils pensaient ensemble, où tout leur devenait si profondément commun.

La nuit approchait, mais Gérard s'acharnait toujours à son travail, profitant de l'inspiration. Il savait que ces heures sont les plus fécondes où le sens de l'œuvre à construire vous guide sans qu'on ait presque le temps de réfléchir ni de se reprendre. La voix secrète qui le guidait, il ne l'entendrait jamais plus. Il devrait peiner longtemps ensuite pour achever son tableau et compléter à force de travail l'inspiration trop brève. Il fallait donc épuiser le message de cette voix intérieure, ne cesser le travail qu'au moment où elle se tairait et qu'en vain il s'acharnerait à la ressaisir.

« Vous allez fatiguer votre femme. Il n'est pas bon de rester si longtemps dans sa chambre, et cette odeur de peinture l'incommode ».

L'inspiration était enfuie. Les paroles, mais surtout la présence de M<sup>elle</sup> Perceron avaient fait taire la voix secrète. En vain Marie protestait qu'elle n'était pas fatiguée. Gérard ne parviendrait plus à travailler aujourd'hui, et il sentait que son œuvre n'était pas encore parvenue au point où il pourrait l'achever sans le guide mystérieux. Les protestations même de Marie l'irritait. Il devinait qu'elles avaient surtout pour but de l'apaiser, dans la crainte qu'il ne s'emportât contre la garde.

Ramassant en hâte ses instruments, il sortit. Il fut longtemps à retrouver son calme. Quand il revint près de Marie, plus rien ne subsistait en apparence de sa colère. Pourtant, assis sur le pied du lit, il ne parvenait pas à retrouver cette impression d'intimité qu'au début de son mariage il appelait « l'État de Grâce ». Était-ce la présence de Mademoiselle Perceron, dans la pièce voisine (il l'apercevait par la porte entr'ouverte). Comme il eût fait bon, après un pareil moment de nervosité, poser la tête sur les genoux de Marie et sentir sa caresse dans les cheveux, comme un pardon.

Hélas ! Ils n'étaient jamais seuls, et leurs précieux instants d'intimité avaient quelque chose de si précaire qu'il en profitait à peine.

## -V-

Gisèle changeait pour la nuit le petit Joël. Que de fois, dans sa vie elle avait répété ces mêmes gestes. Avec une sûreté presque mécanique elle étendait langes et couches sur l'oreiller, elle en enveloppait l'enfant. D'habitude ce travail lui donnait une espèce de paix. Ce soir, pourtant, elle sentait déjà la lassitude ! Déjà le petit Joël semblait la suivre des yeux. Un enfant de plus qu'elle quitterait à quelques semaines, pour ne jamais le revoir sans doute. Était-ce pourtant la cause de sa tristesse ? L'atmosphère d'amour qu'on respirait dans cette maison l'irritait. Elle s'y sentait plus étrangère que dans aucune autre. En vain les Seymour lui témoignaient-ils mille attentions. Leur prévenance n'empêchait pas qu'entre eux et elle s'élevât un mur, plus épais que

toutes les distinctions sociales qui les séparaient et que le jeune ménage s'efforçait d'aplanir.

Une fois de plus elle se heurtait à l'amour. Elle exéçrait ces baisers furtifs, ces regards, ce perpétuel échange. Et Marie ne lui parlait jamais que d'amour. Elle y revenait sans cesse. Dans la bouche, elle n'avait que son Gérard.

Joël était changé. Gisèle l'apporta pour la tétée à la jeune mère. Elle n'aimait pas ce moment. Il lui semblait qu'en allaitant le bébé, Marie usurpait sur sa part. Ce soir, moins abondante était la montée du lait. La garde en éprouva une joie secrète, mais si vive, qu'elle ne se retint pas de dire à Marie : « Votre lait baisse. Il vous faudra sans doute bientôt sevrer Joël. J'ai bien envie dès aujourd'hui de lui donner un biberon ».

« Mais vous savez que le médecin ne le veut pas. Ne l'a-t-il pas dit encore avant-hier ? Je dois insister quand Joël tette mal. La baisse de mon lait est due à sa paresse. - Tu l'entends, mon chéri, il faut téter sagement, sans cela on ne voudra plus que je te nourrisse. Mademoiselle Perceron parle déjà de nous séparer ».

Gisèle éprouvait contre la jeune femme une rancune sourde. En vain fut-ce avec son beau sourire que Marie lui rendit l'enfant. La garde sentait l'envie de blesser la jeune femme trop heureuse.

Elle coucha le bébé, puis revint. Gérard n'ayant pas reparu chez sa femme, la garde resta à causer. Marie s'inquiétait de cette absence de Gérard. Jamais il ne passait la soirée loin d'elle. Sans doute eût-il fallu l'apaiser quand Mademoiselle Perceron l'avait interrompu dans son travail. L'esprit occupé de Gérard, Marie ne pouvait parler que de lui. Dans l'après-midi une amie lui avait dit combien son mari était aimé dans toute la contrée. Que ne se présentait-il pas aux élections, ses chances étaient sérieuses. Marie s'en ouvrit à Gisèle. « Surtout, expliqua-t-elle, ce qui me cause un grand plaisir, c'est le sentiment que Gérard est aimé. Je préfère qu'il ne se présente pas aux élections. Par la force des choses il se ferait des ennemis et maintenant tout le monde l'aime ».

« Tout le monde l'aime. Ah ! que vous êtes jeune d'adorer ainsi votre mari ».

« C'est bien naturel, il me semble. Comment ne l'aimerai-je pas, d'ailleurs. Il est si bon, et toujours si plein d'attentions pour moi, comme pour tous ».

« Nous en reparlerons dans dix ans. C'est toujours ainsi quand je viens pour la première fois dans un jeune ménage. À la naissance de l'aîné, on ne parle que d'amour. Au second, c'est déjà différent. Il ne sera pas toujours ainsi, aux petits soins, votre mari. À lui tisser une auréole, vous vous préparez bien des déceptions. Les hommes sont tous les mêmes et ils ne valent pas cher ».

Marie, à qui déplaisait cette conversation, essaya de la détourner en plaisantant. Mais Gisèle insista. Elle y éprouvait, en très atténué, comme un plaisir de vengeance :

« J'en ai trop vu pour qu'on puisse m'en conter. Les premières années d'un ménage tout est beau. Si je reviens dix ans après, bien différente est l'atmosphère. Je n'ai pas encore vu un ménage où l'on s'aime d'amour pendant dix ans. Vous verrez peu à peu votre mari devenir distant. Il cherchera d'autres occupations et vous resterez avec votre stupide amour. Croyez-m'en. Mieux vaudrait ne pas vous préparer de telles déceptions. Regardez la vie en face : c'est la meilleure manière de n'en point souffrir ».

« Mais je regarde la vie en face. Simplement je me refuse à croire qu'elle soit laide. Je sais qu'elle est belle. Vous ne pouvez deviner quelle certitude est pour moi notre amour, quelle sécurité. Tout peut crouler, je sais qu'il me restera notre amour, et au fond tout le reste m'est bien égal ».

« Décidément, vous êtes incurablement jeune. Mais il est tard et vous ne me convertirez pas. Je ne crois pas à l'amour. Ma mère... mon père n'y prêtait attention que pour l'accabler sous le poids de maternités trop proches. Mes sœurs sont mariées, je ne les envie pas. Et pourtant si, je les envie, car elles ont des enfants. Trop injuste est la société : elle ne permet à une femme d'avoir un enfant qu'en la rivant à un mari... Mais cela suffit pour aujourd'hui. Dormez bien, et ne pensez pas trop à ce que je vous ai dit ».

Non, Marie, ne croyait pas Gisèle. De toute son âme elle s'y refusait. Comment l'eût-elle pu ? Son amour lui était aussi intime que son âme. Elle le sentait en elle comme un mystique la

présence de son Dieu. « On ne fait pas douter de la Résurrection celui qui a bu et mangé avec le Christ ressuscité ». Marie ne pouvait pas davantage douter de l'amour. Il était pour elle plus qu'un fait tangible, expérimenté, il était elle-même. Impossible de se penser sans son amour, sans leur amour. L'amour de Gérard, en effet, lui était aussi intime que le sien propre. Elle ne pouvait les dissocier ni les distinguer. L'amour de Gérard avait nourri son âme, il en était devenu la substance. Douter de Gérard, c'était pour elle se nier.

Pourtant, des paroles de la garde, il restait un malaise en Marie. C'était sur son amour, non pas une flétrissure, mais la trace que laisse sur un fruit le passage d'une main inexperte. Dans une espèce de demi cauchemar éveillé, il semblait à Marie voir sur son amour les longues traînées luisantes des limaces. La jeune femme se remémorait, malgré elle, les nervosités de Gérard ces derniers temps. Qu'il venait peu la voir ! Les propos de la garde jetaient sur ces absences une lumière que Marie se refusait à voir. Par un acte de foi, elle voulait préserver son amour de cette lumière. Si forte que fût sa volonté, elle n'y parvenait pas entièrement. Il demeurait en elle une vague inquiétude.

Il lui eût fallu toucher Gérard. Sa présence seule eût entièrement dissipé l'affreux sortilège. Comme pour en retrouver une sorte d'émanation, Marie étendit sa main vers la place que naguère Gérard occupait dans le lit. Le drap bien tendu y était froid. Ce froid fut pour la jeune femme comme un refus. Elle alluma. La photographie de son mari souriait dans son cadre, mais d'un sourire indifférent. Le regard se perdait dans le vague. Il se refusait à voir.

## -VI-

Gérard ne travaillait plus. Il semblait que toute inspiration se fût tarie avec la « maternité » qu'il n'avait pu pousser assez loin. Quoi qu'il voulut entreprendre, cette maternité le gênait. Elle s'interposait devant ses autres œuvres. Et pourtant il n'arrivait pas à la poursuivre. Chaque fois qu'il reprenait son ébauche, il l'abîmait. Une chose l'étonnait : il ne parvenait pas à se représenter le visage de sa femme. Le visage de tous les siens, il lui suffisait de l'évoquer pour le retrouver. Il revoyait jusqu'à des expressions fugitives d'indifférents qu'il avait seulement côtoyés. Ce vieil Anglais, l'année dernière à Bandol, il pourrait le peindre de mémoire. De Marie, au contraire, il ne lui restait qu'une sorte de halo. Trop d'expressions superposées se combattaient, il ne parvenait pas à la fixer dans une de ses attitudes.

En même temps, il ne parvenait pas à penser à elle sans une certaine gêne, et cette gêne nuisait à l'inspiration. Pour Gérard, penser à Marie en vue de continuer sa « maternité » était revenir sur l'impression pénible de cette soirée où elle avait si mal défendu son travail contre la garde. Ce nuage, il s'en rendait compte, ne se dissiperait qu'en vivant de nouveau près de Marie. Seule la tendresse pouvait écarter l'impression pénible d'une faille dans leur amour. Aucun dissentiment – mais ce mot était bien trop fort, on ne pouvait parler entre eux d'un dissentiment – aucune gêne si légère soit-elle ne survivrait à une heure de tendresse. Tenir sa femme dans ses bras, simplement, rester seul à seule, les doigts unis. Voir à son souffle voler sur la nuque les cheveux de Marie. À cette pensée toute inquiétude s'évanouissait.

Aussi, au matin de sa pénible nuit d'insomnie, Marie eut-elle la joie de voir le jardinier monter un divan à côté de son lit. Gérard entra peu après. Il avait sa figure des matins où il préparait à Marie une surprise. Son sourire, qu'il contenait, transparissait sur tout son visage, l'illuminait. Marie l'aimait beaucoup dans ces moments-là. Elle lui trouvait une figure d'enfant espiègle, de petit garçon jouant une farce. Mais aucune surprise pouvait-elle faire à Marie plaisir plus vif que ce retour de Gérard dans leur chambre ? Ils étaient là, tous les deux, ne se disant rien. Chacun pourtant savait la pensée de l'autre. Chacun savait que l'autre évoquait leurs nuits quand, dans le silence, leurs souffles se confondaient et qu'en étendant un peu le bras ils pouvaient se saisir la main.

À présent, la femme de chambre tendait le drap sur le divan. On apportait des couvertures. Gérard, qui ne voulait pas trop laisser voir sa joie, tournait la tête. Il regardait par la



fenêtre le bassin où un cygne de baudruche, abandonné par ses neveux cet été, se balançait mollement contre la margelle.

Un pas le fit se retourner. Gisèle Perceron arrivait pour la toilette de Marie. Gérard s'attendait bien à voir l'infirmière manifester du déplaisir. Il comptait cependant, pour qu'il ne se produisit pas d'éclat, sur cette discrétion soulignée dont à chaque heure elle donnait le témoignage. Grand fut son étonnement de ne pas trouver sur la figure de la garde l'expression à demi réprimée de mécontentement qu'il s'attendait à lui voir. Tout le visage de Gisèle ne montrait que du dégoût.

Dégoût, oui, tel était bien le sentiment de Gisèle à cette minute. Ils voulaient donc la rendre témoin de leurs embrassements ! Elle éprouvait la même répulsion qu'en voyant les chiens s'abandonner à la nature dans les carrefours. Une révolte dressait sa chair à la pensée des caresses que ces deux lits voisins supposaient. Toujours cela, toujours, cette recherche des corps. Ce lit qu'on achevait d'établir ranimait en elle des images qu'elle eut voulu voiler à jamais sous l'oubli. Elle sentait à nouveau sur sa face le souffle de cet homme. Elle était toute jeune infirmière, une de ses premières gardes. Il l'avait saisi dans ses bras, tandis que sa femme agonisait dans la pièce voisine. Elle avait dû crier pour qu'il la lâchât. C'était cela, l'amour. Et ceux deux là qui ne pouvaient s'en passer, et qu'elle voyait se chercher comme des animaux en rut.

Le dégoût lui coupait la parole. Elle cria, d'une voix rauque : « Ah ! cela non, pas d'homme dans la chambre tant que je suis là ! Je m'y oppose formellement, j'aime mieux partir. Pas d'homme dans la chambre. Et tout cela pour... »

Elle n'acheva pas sa phrase, mais les deux époux la comprirent... Gérard pensa faire un éclat. Il était écoeuré qu'on pût ainsi souiller ses intentions, son amour même. Il eût chassé cette garde sur-le-champ. Marie, d'un geste l'en empêcha. Blessée, elle aussi, elle n'en avait pas moins retrouvé son sang-froid. Gérard l'entendit qui lui disait : « Mon chéri, mieux vaut renoncer à ce projet. Tu vois comme il contrarie Mademoiselle Perceron. Elle entre constamment dans la chambre. Tu la gêneras. Elle sera forcée de s'habiller davantage. Toi-même elle te dérangera. Tu vois, il ne vaut mieux pas », acheva-t-elle avec son beau sourire.

Au vrai, Marie ne souhaitait plus que Gérard habitât sa chambre. Pudeur, sans doute. À la pensée que Gisèle Perceron put juger si bassement leur amour, elle éprouvait une sorte de honte.

« C'est bon, puisque toi aussi tu ne tiens pas à ce que j'habite ici, je vais faire remettre le divan à sa place », et Gérard sortit.

°°°

« Pourquoi Gérard ne comprend-il pas », se disait Marie, seule devant ce lit qu'on n'avait même pas achevé. « Il ne veut pourtant pas que je renvoie Mademoiselle Perceron. Il sait bien que je ne puis m'en passer. Qui soignerait Joël ? Et moi-même ? Comment faire venir une autre garde ? ». Heureusement on lui apportait le bébé. Dans un grand élan d'amour elle embrassa la petite chair fraîche de son fils. Lui du moins ne s'irritait pas. S'il se fâchait, on savait pourquoi, que la tétée fût en retard ou qu'il eût besoin d'être changé. Marie était émue de reconnaissance devant ce petit être qui ne lui demandait pas de comptes et se reposait entièrement sur elle, si faible, si faible...

## -VII-

En cette fin d'automne la campagne était triste comme une lande. Le vent, arrachant aux arbres leurs dernières feuilles, fouettait jusqu'à l'horizon d'âpres nuages. Le fleuve s'étendait étale et gris comme une lame de plomb. Un tourment obscur oppressait la terre. Gérard ne se sentait pas la force d'affronter seul cette nature désolée. Elle s'accordait trop à son chagrin.

Depuis deux jours, il n'était presque pas entré chez Marie, irrité qu'elle eût semblé prendre le parti de la garde contre lui. N'avait-elle pas senti ce que les insinuations de celle-ci avaient de dégradant et presque d'insultant pour leur amour. Il ne comprenait plus Marie...

« Vous paraissez bien sombre. Ne m'emmènerez-vous pas promener aujourd'hui ? »

Gérard n'avait pas entendu Gisèle venir derrière lui sur le perron. Le moyen de se dérober à cette invite ?

Il ne se l'avouait pas à lui-même : la proposition de Gisèle lui causait un secret plaisir. Bien qu'il la détestât, mieux valait sa compagnie que la solitude. La garde le déroberait à ses pensées pénibles. Elle peuplerait cette étendue dépouillée de joie où il n'osait s'aventurer.

Le vent soufflait, humide et froid. Il entrechoquait avec un bruit d'ossement les branches nues. Pour avancer, tous deux penchaient le corps en avant, pareils, dans leurs manteaux envolés, à des figures de proue abandonnées sans vaisseau. Une exaltation les prenait pourtant à vaincre ce vent. Joie leur était aussi de se sentir posséder par lui, emportés dans le grand tourment de la terre. De toute leur force, ils participaient à cette nature en révolte.

Impossible de se parler dans ce vent. Il arrachait les mots, les emportant par bribes dans l'espace. Il eût fallut crier, mais le souffle manquait.

Gérard se demandait quel plaisir Gisèle pouvait trouver à sortir avec lui. « Elle me déteste, se disait-il, un éclat comme celui d'avant-hier le prouve. Je crois, d'ailleurs, qu'elle hait tous les hommes. Marie du moins le prétend. Alors, pourquoi vient-elle avec moi, et semble-t-elle prendre plaisir à parcourir à côté de moi nos campagnes ».

Gérard ne pouvait comprendre le sentiment complexe de Gisèle Perceron. Sans doute, en tant qu'il était un homme – un mâle – l'exécrait-elle. Lorsqu'elle le voyait auprès de Marie, attentif et passionné, elle le détestait. Derrière chacune de ses paroles, elle supposait une intention charnelle. Elle transposait chacun de ses gestes. Tous lui manifestaient le mâle en rut et qui sourdement guette sa proie. Mais seule avec lui, elle éprouvait au contraire une grande sécurité. Elle le savait amoureux de Marie, éperdument. Elle n'avait point à redouter qu'il la désirât. Elle pouvait se livrer sans crainte à l'intérêt que lui inspirait cet artiste. Il comprenait si bien la campagne – sa campagne du Bourbonnais -. Gisèle ne se lassait pas de parcourir avec lui ces paysages d'automne, collines bleues et rouges, étangs, et, derrière le village, la forêt.

Le vent redoublait autour d'eux, plaquant sur leurs jambes des paquets de feuilles mouillées. Les flexibles peupliers d'Italie s'inclinaient et se reprenaient dans la tempête. Seules les mouettes, précocement venues cet automne et messagères d'un hiver froid, méprisaient la tornade, planant à leur gré, ailes largement ouvertes, puis fonçant brusquement sur les eaux.

Gérard et Gisèle gagnèrent la forêt, mieux abritée que la vallée. De fait, bien que le vent entrefroissât encore les cimes, on pouvait respirer. S'ils l'avaient voulu, ils eussent parlé sans trop de peine. Mais ils restaient étourdis de leur lutte contre la tempête. « O wild west wind, thou breath of Autumn's being... »

Gérard s'étonna d'entendre Gisèle citer ce vers. Elle connaissait donc l'Ode au vent d'Ouest. En guise de réponse, il poursuivit la citation :

« Thou, from whose unseen presence the dead leaves are driven... »

« unseen », peut-être, « mais bougrement sentie, et manifestée dans tous les cas » ajouta-t-il.

Autour d'eux s'étendaient les ravages de la tempête : arbres brisés, d'où montait l'odeur fraîche de leur sève, branches rompues, pendant lamentablement au long du tronc, clairières ravinées par la pluie d'orage. Gérard les regardait peu. Il s'étonnait que Gisèle Perceron fût si cultivée. D'où pouvaient lui venir ses connaissances. Qu'elle aimât l'Ode au vent d'ouest, il en ressentait une impression de connivence. Les poèmes qu'il admirait faisaient si intimement partie de lui qu'il lui semblait qu'en les aimant on l'aimait lui-même. Des goûts communs en art ou en littérature créaient la meilleure introduction à son amitié. Pour lui, ces goûts communs n'étaient pas seulement une communication des intelligences, mais une sympathie de l'âme.

Le vent d'est qui la veille avait déchiré la forêt tournait au sud. Une colline en abritait la forêt ; ils pouvaient causer à leur aise. Gisèle Perceron avait lu l'admirable étude de Charles du Bos sur Shelley : « Du spirituel dans l'Ordre littéraire ». Ils en vinrent à parler de Guérin. Gisèle connaissait presque par cœur le Centaure et la Bacchante. Elle pouvait réciter des passages du Glaucos. Nulle conversation ne se fût si bien accordée avec l'espèce de bain de nature où ils

venaient de plonger. Imbus de vent et d'air humide, ils goûtaient avec acuité ces périodes chargées de sève, ces vers ruisselants de soleil, alourdis des parfums de la terre et des eaux.

Quand ils revinrent vers la maison, les vents étaient presque tombés. Ils marchaient côte à côte, si animés que le vieux jardinier, les croisant, eut un sourire entendu. Ils étaient trop absorbés pour le remarquer, et sur le perron, de long en large, ils poursuivirent encore longtemps leur conversation.

De sa chambre, Marie entendait des bribes de leurs voix. Que pouvaient-ils se dire ainsi, et pourquoi restaient-ils sur le perron, ce soir froid d'automne, au lieu de monter auprès d'elle. La solitude lui pesait. Dans la chambre voisine pleurait le petit Joël. À quoi pensait la garde à parler ainsi quand l'heure de la tétée était déjà passée. Chaque minute, Marie se sentait davantage mécontente.

Gérard entra le premier auprès d'elle, tandis que Gisèle se hâtait de changer le bébé. La chambre était presque obscure et Gérard ne vit de Marie que sa silhouette sur le drap. Il s'assit au pied du lit et tout heureux commença de raconter leur promenade, comme on déballe un trésor.

Il aimait à partager ainsi ses joies avec Marie. De la voir y prendre part les embellissait à ses yeux. Ce soir, il débordait de bonheur. Être réconcilié avec Gisèle lui faisait oublier qu'entre sa femme et lui planait une ombre. Jouant avec les doigts de Marie, il lui racontait la beauté des bois ravagés, le fleuve lissé de vent, la lutte pour avancer dans la tempête. « Et puis tu savais, dit-il, que Mademoiselle Perceron était très cultivée ? Elle connaît bien Keats et Shelley. Elle aime Guérin. Elle a même lu Charles du Bos et vraiment semble le comprendre ».

« Je vois, répondit Marie, tu vas pouvoir lui prêter « Fondements d'une culture chrétienne ! »

Pourquoi Marie rappelait-elle un livre qu'elle s'était obstinément refusée de lire, malgré que Gérard eût insisté. Gérard alluma, comme s'il avait pu dissiper ainsi l'étonnement que lui causait cette réponse si sèche.

Marie pleurait, la tête enfoncée dans l'oreiller. « Non, non, laisse-moi, cria-t-elle, lorsqu'il voulut dégager son visage et l'embrasser ».

« Je suis une brute ! ma chérie, j'aurais dû penser que pendant tout ce temps là tu t'ennuyais toute seule. Pourquoi t'ai-je quittée, ma petite femme chérie, si tu savais comme je t'aime. Je t'en supplie, ma chérie ».

Gérard avait pris de force Marie dans ses bras. Il sentait que, sous son étreinte, elle allait se calmer. Elle n'était déjà plus si violemment crispée. Comme il l'aimait à cette minute où le remord avivait encore sa tendresse. Contre son épaule, elle hoquetait un peu de ses sanglots qui s'espaciaient, comme un petit enfant contre sa mère.

« Allons, allons, laissez donc votre femme ». Gisèle venait d'entrer apportant le petit Joël. Ils lui imposeraient donc constamment la vue de leurs baisers. Leur attitude la choquait d'autant plus qu'elle l'opposait à la pure intimité intellectuelle dont elle avait éprouvé un si vif plaisir pendant la promenade. Elle vit bien que Marie pleurait. Loin de l'attendrir, ses larmes l'irritaient. « Un artifice de femme, évidemment. Elle veut attirer l'attention de son mari, se faire caresser. Elle est furieuse qu'il fasse tant soit peu d'attention à une autre ».

Gérard, déconcerté, traîna un moment dans la chambre. Il eût voulu reprendre Marie dans ses bras. Une immense tendresse montait en lui. Que Marie était désirable, la chemise dégrafée et le sein nu, sa tête doucement inclinée sur Joël. La tenir contre soi et sentir le goût de ses lèvres, oublier dans la chaleur confondue de leurs corps les équivoques mauvaises dont il sentait entre eux le mur. Hélas ! Gisèle, carrée dans un fauteuil, occupait la place. Elle semblait entre eux deux monter la garde.

Ne sachant que faire de lui-même, il finit par sortir de la chambre. Réfugié dans le fumoir, il s'énervait d'avoir provoqué la tristesse de Marie et de n'avoir pu la dissiper. Il semblait qu'en ce moment tout travaillât contre leur amour, la présence de la garde, la nervosité de Marie, ses propres maladresses. Comment lutter ? Marie n'accepterait pas le renvoi de Mademoiselle Perceron. Ce renvoi d'ailleurs serait injuste, et pourrait nuire à la garde dans la région. Devant ce

problème sans solution, Gérard se sentait triste, d'une tristesse qu'il n'avait plus connu depuis son enfance. N'était-ce que cela son beau rêve d'amour, et se dissiperait-il à la première épreuve, comme une nuée sous le vent ?

## -VIII-

Marie, de son côté, éprouvait un grand remords de s'être abandonnée à sa mauvaise humeur. Elle avait été méchante, se disait-elle avec les mots sont elle s'accusait petite fille après un caprice. La vie de Gérard n'était pas gaie en ce moment, et s'il prenait plaisir à sortir avec la garde, c'était mal de le lui reprocher. Comme au lieu de se fâcher – et c'est tout ce qu'elle eût mérité – il avait été bon, patient. Marie sentait encore la caresse contre quoi elle s'était raidie. Qu'elle avait été mauvaise de proposer que Gérard prêtât à Mademoiselle Perceron « Fondements d'une culture chrétienne ». Le livre était dans la table de chevet de Gérard. Pour se punir elle le lirait. Quand Gérard la verrait avec cet essai dans les mains, il comprendrait son repentir et sûrement lui pardonnerait.

Marie parvint à saisir le livre. Elle l'ouvrit. Rapidement le style pur et fervent de Davenson la séduisit. Elle comprenait pourquoi Gérard aimait tant cet ouvrage. Il devait retrouver dans ces pages l'élan chrétien de son adolescence inquiète et pure. Ce livre la plongeait dans un grand bain de jeunesse. C'était comme une promenade en bande avec des jeunes gens, un jour de printemps, quand on croit transformer le monde et qu'on part pour la vie, joyeux, avec pour tout bagage les fleurs arrachées aux haies. « Laetere, ergo, adulescens », se disait Marie. Il lui semblait que la joie de ce livre rénovât son âme.

Gérard remonta sitôt le dîner. Il venait de recevoir une dépêche de sa mère, annonçant qu'elle arriverait dans quelques jours. Gérard en éprouvait un grand bonheur. Dans sa tristesse, d'instinct il s'était reporté vers sa mère. Et voici qu'elle annonçait sa venue. C'était pour lui l'assurance d'une tendresse, un baume sur sa plaie. « Tu sais, ma chérie, Maman va venir faire connaissance de son petit-fils. Tu ne peux savoir comme je suis fier de le lui montrer ». Marie le sentait déjà tout occupé de projets pour les quelques jours où Madame Seymour resterait auprès d'eux. En vain tenait-elle ostensiblement « Fondements d'une culture chrétienne ». Dans son exaltation joyeuse, Gérard ne voyait pas le livre. Il était assis au pied du lit, exposant à Marie ses projets. Il ne voyait pas que s'assombrissait le visage de la jeune femme. « Je mènerai maman voir les nouveaux layons que j'ai fait percer, expliquait-il. Je suis sûr qu'elle m'en félicitera. Je ne sais pas ce que valent ces layons pour la chasse, mais on y a une belle vue maintenant qu'on traverse le taillis du Pont-des-Dames. Maman ne connaît pas non plus Saint-Mayol. Elle doit être curieuse de voir les fresques que j'ai découvertes et les restaurations ».

Tandis qu'il parlait, Marie avait caché le livre de Davenson.

## -IX-

Marie se demandait si lui faisait plaisir la venue de Madame Seymour. Elle attendait une diversion. Les jours étaient longs pour elle que tourmentait son amour. La compagnie de sa garde, loin de l'en distraire, l'en obsédait. Sans doute eût-elle dû ne point parler si souvent de Gérard. Mademoiselle Perceron excellait à rabattre son enthousiasme, à cultiver son inquiétude. Oh ! cette petite phrase, « vous êtes jeune », dont la garde ponctuait les confidences que Marie laissait échapper ! Elle agissait sur les nerfs de la jeune femme comme de minuscules piqûres, dont peu à peu la peau s'irrite.

Gisèle entra. Gérard avait prétexté la venue de Madame Seymour et les préparatifs qu'elle entraînait pour ne pas sortir avec la garde. Était-ce la vraie raison ? Gisèle en doutait. Elle attribuait plutôt le refus de Gérard à la mauvaise humeur que Marie avait montré la veille. « Il a peur de déplaire à sa femme, se disait-elle, il sacrifie à son goût des caresses les plaisirs de la campagne et nos bonnes conversations ».

Dans cet état d'esprit, son irritation fut vive d'entendre Marie vanter, une fois de plus, les qualités de Gérard. « La petite sottise, se disait Gisèle, qu'elle est odieuse à toujours vanter son mari, et non point pour ses qualités intellectuelles ou pour son art – cela je le comprendrais, mais simplement parce qu'il sait bien l'embrasser. Son art, elle s'en fiche. Elle l'en détournerait plutôt, pourvu qu'il la serrât contre lui une fois de plus. Elle me dit sans cesse qu'il est bon. Je n'en suis pas sûre, et puis qu'importe qu'il soit bon. Il est intéressant, voilà qui a plus d'importance ».

Gisèle fut interrompue dans son monologue intérieur. Marie lui demandait ce que faisait Gérard. Pourquoi n'était-il pas sorti ou ne montait-il pas chez elle ?

« Je n'en sais rien. Il m'a dit avoir des préparatifs à achever pour la venue de sa mère ».

« C'est inouï comme Gérard pense toujours aux autres, – reprit Marie. - Quel mal il se donne pour la venue de Mère. Il est toujours ainsi, soigneux du bonheur des autres ».

« En attendant, ces préparatifs vous privent de sa compagnie ».

Gisèle était assez contente d'avoir lâché ce trait. Voilà pour ta belle sécurité ma petite. Cela t'apprendra à vouloir garder si jalousement ton mari pour toi.

Comme tous les êtres passionnés, Gisèle avait une divination. Avec une sorte de tact inversé, elle trouvait immédiatement le mot susceptible de nuire à l'entente d'un ménage. Elle percevait inmanquablement chaque faille. D'instinct elle y insistait, comme si, avec des doigts très doux, elle eût écarté la plaie pour l'aviver. Non pas d'ailleurs qu'elle désirât aviver ces plaies. Elle ne croyait qu'en constater la présence et même s'en désoler. Mais si forte était sa haine contre l'amour, et si instinctive, qu'elle éprouvait une joie, à elle même inavouée, chaque fois qu'un ménage laissait percevoir une mésentente. Sa passion contre l'amour avait la patience d'un vice. À peine arrivée dans un foyer, elle guettait le moment où se révélerait la fissure. Sans même qu'elle s'en douta, d'un mot, d'un geste, elle provoquait cette fissure. Par une sorte de retour, d'être toujours penchée sur les désagréments de l'amour activait sa haine contre lui. Elle justifiait cette haine de toutes ces expériences accumulées, ignorant qu'elle en était souvent l'auteur – catalyseur inconscient des difficultés conjugales.

Une fois de plus Gisèle avait frappé juste. Elle le vit bien, d'ailleurs, à l'expression légèrement apeurée de Marie. Les sentiments de celle-ci pour sa belle-mère étaient assez complexes. Elle l'aimait, ne fût-ce que pour la ressemblance de Gérard qu'elle trouvait en elle, et pourtant elle ne se sentait jamais très libre en sa présence. De même elle respectait le culte de Gérard pour sa mère tout en éprouvant une secrète irritation. Non pas de la jalousie, Marie en était incapable. Âme ouverte, dont la générosité était la nuance propre, elle craignait simplement l'influence un peu énervante que Madame Seymour avait sur son fils. Était-ce un tort de sa part ? Il est certain que si Madame Seymour avait cultivé la sensibilité de son fils, et il était un grand artiste, elle n'avait point développé des qualités plus viriles que, dans sa sérénité, goûtait particulièrement Marie. Ce côté un peu femme de Gérard, dont son art tenait son acuité sensible, il le devait à sa mère, et Marie, qui n'avait au surplus que peu d'attrait pour cet art, regrettait parfois que cet homme tant aimé ne fût pas plus ferme ou plus stable.

Marie ne désirait plus la venue de sa belle-mère. Elle savait désormais que Gérard lui appartiendrait encore moins tant que celle-ci serait à La Roche. Une personne de plus, un voile de plus entre Gérard et Marie. Tâtonnant après son bonheur, Marie ne trouvait que des obstacles. Seule l'intimité pouvait dissiper les ombres qui s'étendaient sur leur amour. D'intimité, ils n'en avaient presque plus. Marie en venait à détester cette garde, toujours fichée dans sa chambre. Quand Gérard venait, la garde était toujours là, entre eux, les épiait : un crapaud tapi sur leur chemin, les guettant pour jeter sa bave, pour souiller de ses étranges interprétations chaque témoignage de leur amour.

Il fallait se raisonner, se reprendre, ne pas s'abandonner à des sentiments si étroits. Marie savait que Gisèle était à plaindre. Elle avait pitié de cette existence gâchée, sans amour, traînée de famille en famille. Chaque mois trouver une chambre nouvelle, d'autres habitudes, se plier à d'autres goûts, se conformer à d'autres principes, quel supplice, se disait Marie. Gérard était sans doute meilleur, qui, oubliant les défauts de Mademoiselle Perceron, l'entourait de prévenances.

Longue était cette journée pour Marie. Gisèle Perceron, d'humeur sombre, parlait peu. Gérard n'était pas monté. Marie entendait qu'on déplaçait des meubles dans la maison. Le pas lourd du jardinier faisait geindre l'escalier : des fleurs pour la chambre de Madame Seymour. Marie remarqua que ses chrysanthèmes n'étaient plus frais. Elle en sentit de l'humeur. Enfin Gérard parut.

« Il ne faut pas que je tarde à partir », dit-il dès l'entrée de la chambre.

« Tu as le temps, reste un peu auprès de moi, mon chéri ».

Pourquoi Marie avait-elle cette expression triste. Ce n'était plus comme hier un air de mauvaise humeur. Elle semblait une petite fille abandonnée toute seule un dimanche et qui s'ennuie. Gérard fut attendri de cette expression. Il eût voulu s'asseoir tout contre sa femme et la consoler. Il n'osa pas, car Mademoiselle Perceron allait et venait dans la chambre. Le temps passait sans qu'il put d'un geste apaiser le chagrin qu'il sentait en Marie. La tristesse qu'il lisait sur le visage de sa femme le gagnait. Il éprouvait que cette tristesse inconsolée allait épaissir le voile que chaque jour tissait entre eux. L'heure de gagner la gare sonna qu'il n'avait point trouvé de mot, ni pu esquisser le geste, qui eussent fait comprendre à Marie qu'il la comprenait et que résonnait en lui sa peine. Gisèle était toujours là. C'est du bout des lèvres qu'il embrassa sa femme, essayant de traduire en un sourire tout son amour. Marie n'y répondit pas.

La route était familière qui le menait à Saint-Pierre-le-Moutier. Il faisait beau. Des volées d'alouettes fuyaient sur les haies à l'approche de la voiture. On dominait le calme fleuve rose et bleu, et, par delà, les collines avec leurs églises haut perchées. Des carrioles passaient où des filles riaient avec des garçons. Gérard les enviait. Tout ne parlait que d'amour. Un printemps insidieux se survivait en l'automne. L'air tiède amollissait les nerfs, attendrissant le cœur. Que de fois, par des fins de jours calmes – des soirs comme celui-ci – Gérard et Marie avaient marché sur cette route. Il passa devant le calvaire. Ils s'étaient assis bien souvent sur ses marches pour s'embrasser, que les moissons fussent blanches – l'horizon frissonnait sous la brise – ou que sur les chaumes rugueux des troupeaux de moutons eussent lentement cheminé. La tristesse que Gérard avait cueillie de Marie s'avivait à ces souvenirs. Une mélancolie sourde et déchirante l'étreignait quand le clocher de Saint-Pierre apparut au détour de la route.

Le train de Madame Seymour avait une demi-heure de retard. Que faire en l'attendant. Pour échapper à la brise tiède et trop voluptueuse, Gérard se réfugia dans un cabaret près de la gare. La chaleur, l'air épais, la pénombre où l'on distinguait mal l'horloge prise dans le corps du buffet, le maigre géranium dans un pot garni de papier bleu, le rassurèrent. Ces calendriers des postes au murs (il en datait de vingt ans), ces réclames de Byrrh et de Dubonnet l'invitaient à l'oubli. Il baignait dans une autre atmosphère, celle d'une autre humanité. Les cheminots qui jouaient aux cartes, cela le reconfortait. La servante dut lui demander à deux reprises ce qu'il désirait. Il n'en savait rien. Byrrh cassis, Chambéry fraisettes, ce n'était pas ce qu'il venait chercher ici. On dut le trouver un peu fou. Il finit par commander un Chambéry fraisettes. Il ne savait pourquoi. Il détestait les Vermouth. Peu importait.

Son expression était presque détendue quand il accueillit sa mère à la descente du train. Pourtant, elle devina tout de suite, à je ne sais quel accent porté sur les mots joyeux, que « quelque chose n'allait pas ». Veuve à vingt-cinq ans, elle s'était entièrement consacrée à ce fils unique. Il semblait que leurs chairs ne se fussent jamais séparées tant résonnait en elle la moindre contrariété ou la moindre joie de Gérard. Elle présentait tous ses états d'âme.

Pour l'instant, elle se tut. Il serait temps plus tard d'approfondir. Par un comportement qui lui était familier et l'avait aidée à supporter bien des épreuves, elle relégua pour un moment son inquiétude. Il ne fallait pas gâter la joie de connaître Joël. Elle ne questionnait pas son fils sur le bébé. Quand Gérard lui avait écrit, elle avait sauté très vite toutes les descriptions de l'enfant. Elle se réservait pour le voir vraiment de ses propres yeux, pour qu'aucune image ne s'interposât à l'avance lui « soufflant » sa propre vision du petit Joël. Toute sa chair de femme encore jeune et qui n'avait pas assez enfanté rayonnait de joie. C'était, sans la douleur qui la précède, l'ineffable minute qui suit l'accouchement quand les parents effarés d'amour découvrent cette vie entre eux.

Elle ne voyait pas ce pays. Elle ne voulait pas le voir. Il lui rappellerait le père de Gérard, son amour, ces anxiétés et cette mort misérable, quand aveugle et aphasique il se traînait encore par les allées du jardin. Il fallait chasser ces images, se recueillir dans le bonheur, préparer l'extase.

Gérard s'étonnait que sa mère ne lui parlât pas davantage. La conversation entre eux était tout de suite retombée. Il avait parfois envie de tout lui dire, là, tout de suite. Se libérer de son fardeau, pleurer même. La joie de Madame Seymour repoussait son aveu. Il sentait sa mère cuirassée de joie. Les mots qu'il emploierait ne l'atteindraient pas. Et puis quoi dire ? Avait-il des griefs à formuler. Comment exprimer une angoisse si vague, faire sentir une déception qui ne reposait que sur des paroles non prononcées, des aveux non formulés. Sa mère croirait à une mésentente, elle accablerait peut-être Marie. Non pas qu'elle n'aimât pas celle-ci, elle la chérissait comme une vraie fille. Mais Gérard le sentait bien, quand deux femmes aiment trop intensément un homme, il ne peut exister entre elles une vraie intimité. Elles s'estimeront. Elles s'aimeront même, reconnaissant ce que chacune a donné à celui qu'elles aiment. Elles auront de la gratitude l'une envers l'autre, pour le bonheur qu'elles lui auront versé. Quelque chose d'indéfinissable se glissera toujours entre elles. Jalousie ? Certes non, mais au cœur de l'âme un secret dissentiment, parce que chacune n'aime pas de la même façon cet homme, ni la même chose en lui.

Gérard tut son aveu. On approchait de la maison. La voiture roulait déjà dans l'allée d'entrée. Au tournant il verrait le parc, tout baigné de soleil. Gérard n'arrivait jamais à ce tournant sans se rappeler sa joie autrefois, quand il était enfant et qu'il venait pour les vacances. Ce tournant, avec le massif de sauges encore vertes, le chèvre-pied sur son socle qui renversait une bacchante, la longue pelouse semée d'or, c'était son enfance. Qu'on fût en automne, en hiver, il ne voyait le parc qu'inondé d'un soleil de juin, comble de fleurs, bourdonnant de guêpes et d'abeilles. Aujourd'hui encore, il était le petit garçon joyeux d'autrefois. Sa peine se dissipait, il arrivait pour des vacances longues, longues, qu'aucun jour n'avait encore entamées, et c'est avec une vraie joie qu'il put montrer à sa mère son fils.

**-X-**

Maintenant qu'elle avait savouré sa joie, Madame Seymour laissait remonter à la surface de sa conscience l'inquiétude que lui avait donné la gaîté trop soulignée de Gérard. Au cours de la soirée, elle avait remarqué d'autres détails. Elle ne s'y était pas appesantie sur le moment, toute à son bonheur. Maintenant elle y repensait. Pourquoi ce visage triste de Marie, cette expression contrainte. Seule Mademoiselle... Mais comment s'appelaient-elle cette garde ? - avait l'air à son aise. « C'est curieux qu'elle me plaise si peu », se disait Madame Seymour. » Gérard et Marie en font grand cas. Je n'aime pas, pourtant, cette voix sèche. Et puis pourquoi laissait-elle sans cesse ouverte la porte de sa chambre ? Impossible de se parler, quand on se sent écouté par un tiers. On avait l'impression que chaque parole était examinée, pesée, retenue ».

Madame Seymour, avant de se coucher, porta ses fleurs dans le cabinet de toilette. Elle en admira la fraîcheur. « Pourquoi dans la chambre de Marie les fleurs ne sont-elles pas aussi fraîches. Les feuillages fanés des Chrysanthèmes pendaient sur les tiges. Gérard délaisserait-il sa femme ? »

Madame Seymour se coucha. Elle ne pouvait s'endormir. Les mauvaises impressions se précisaient dans son esprit. Ces impressions se coordonnaient. « Quelque chose n'allait pas », c'était sûr. « Je n'aime pas non plus, pensait Madame Seymour, cette intimité de Gérard avec la garde. Ils ont sans cesse un air de connivence, qu'ils parlent de peinture ou de musique. Et ces promenades à travers le pays auxquelles la garde a fait allusion. Gérard qu'on n'arrive jamais à faire sortir ! Sans compter que, si on les rencontre, cela fera jaser. »

Madame Seymour se releva pour prendre du gardenal. Elle craignait de ne pas dormir. Sa préoccupation était d'autant plus vive qu'elle ne devait rester que vingt-quatre heures. Arriverait-elle à faire comprendre le drame secret qu'elle pressentait. Pourrait-elle y faire face, y remédier ?

Le sommeil venait. Toutes ces impressions mauvaises perdaient de leur acuité. Il semblait à Madame Seymour qu'elle les posait à côté d'elle. Une sorte de brouillard les estompait, comme

l'éloignement.

Pour la première fois, Dorothée Seymour, avant de fermer les yeux, fit attention aux meubles de la pièce. Gérard avait reconstitué son ancienne chambre, quand elle habitait La Roche et qu'il était enfant. Ces meubles lui parlaient d'autrefois, de son amour, et de son cœur depuis si longtemps déserté. L'amour... Oh ! Que Gérard ne pêche pas contre l'amour. Il faut sauver leur amour. « Mon Dieu, qu'ils n'aient plus rien d'autre si vous le voulez, j'y consens, mais gardez-les dans leur amour, qu'ils n'abîment pas avec des maladresses le don que vous leur avez fait, le plus grand de vos dons, puisque c'est un peu de vous-même, qu'ils s'aiment, O mon Dieu ! Comme vous les avez aimés, qu'ils s'aiment de tout l'amour que vous avez versé dans leur âme avec votre sacrement. Qu'ils cultivent cet amour, qu'ils y apportent tout leur soin. Gardez-les dans l'amour, Mon Dieu, je vous le demande. Qu'ils s'aiment comme leur père et moi nous nous aimions, nous nous aimons encore malgré la mort qu'il Vous a plu de mettre entre nous. Pour moi, que votre volonté soit faite. J'ai souffert, il y a longtemps que je vous ai donné cette souffrance. Mais épargnez-les, Mon Dieu, gardez-les moi dans leur amour. »

Enfin calmée, Dorothée Seymour glissa dans le sommeil.

## -XI-

Madame Seymour se réveilla tôt. Sous sa fenêtre on ratissait. Que d'années ce même bruissement l'avait réveillée. Elle fut un moment avant de comprendre qu'elle n'était plus la jeune femme endormie qu'évoquait ce bruit, mais la grand-mère de Joël venue ici pour un seul jour. Peu à peu, comme on remet ses vêtements, ses soucis lui revinrent. « Il faut que je tire tout cela au clair », se dit-elle.

Quand Gérard vint l'embrasser, elle ne savait pas encore par où mener son enquête. Elle avait peur de blesser l'enfant trop sensible qu'elle connaissait bien en lui. Un mot trop direct, une allusion trop pressante, il se contracterait. Et puis, il fallait être sûr de ne pas se tromper.

Insensiblement, de question en question, elle amena la conversation sur la garde. Qui était-elle ? Gérard lui conta cette enfance campagnarde à Parèze. « Qu'il la connaît bien, se disait Dorothée Seymour. Une telle connaissance suppose une intimité bien inquiétante ». Gérard lui parla de leurs promenades. « Nos pays n'ont jamais été si beaux que cet automne. Nous sommes allés l'autre jour au Moulin Barrat, tu ne peux savoir la beauté de la lumière d'automne sur ces champs où la Bieudre se perd dans les joncs. Ce bruit de ruissellement sous les herbes, le vol d'un martin-pêcheur, ces témoins de la présence invisible des eaux avaient, sous le soleil incliné d'automne, une poésie surprenante ». Qu'il s'enflammait ! Tout ceci inquiétait bien Madame Seymour et la confirmait dans ses soupçons.

Soupçons ? Le mot est peut-être un peu fort. Madame Seymour n'imaginait pas de la part de son fils de bien graves torts. Mais une jeune femme pouvait à juste titre prendre ombrage d'une telle intimité. Si Gérard avait des accents aussi lyriques pour conter à Marie ses promenades, celle-ci devait en être inquiète, sinon jalouse. Et puis, on ne sait jamais. Ces sortes de femme que rien n'attache, un foyer, un mari, des enfants, sont dangereuses. Cette garde parlait beaucoup à Gérard de sa peinture. La veille, au dîner, sans cesse elle avait ramené la conversation sur l'art. Gérard était un peu vain. Un homme flatté peut commettre bien des bêtises. Cette fausse joie que Gérard avait affectée à la gare, n'était-ce pas un signe qu'il était troublé.

Gérard parti, Dorothée Seymour monta chez sa belle-fille.

Immédiatement elle se heurta à la garde. Gisèle Perceron et elle échangèrent leur salut, comme au début du combat des duellistes déclinent leurs qualités. Leur bonjour semblait un cartel. Dès l'abord, ces deux natures s'étaient reconnues ennemies. Oui, pour Gisèle, Dorothée Seymour était l'ennemie. Je ne sais quelle plénitude, un équilibre dont chaque geste était l'expression attestaient la femme d'un grand amour. Vingt-cinq ans de veuvage n'avaient pu lui ôter une certaine grâce de jeune épouse comblée. Cette grâce se traduisait sur le plan moral en une exquise indulgence. Dorothée Seymour, dont l'âme avait connu les plus douloureuses



souffrances, semblait offrir, à pleines mains, le bonheur.

Déconcertée et comme repoussée par cette grâce, Gisèle quitta la chambre. Madame Seymour en ferma, non sans une légère ostentation, la porte. Marie en fut surprise et légèrement inquiète. Pour la première fois dans cette maison on esquissait vis-à-vis de Gisèle un geste de défiance.

« Tu es contente de ta garde ? » attaqua immédiatement Madame Seymour.

Marie ne sut que répondre. Elle ne s'était guère posé la question. Contente, elle l'était sans doute. Joël était bien soigné. Mademoiselle Perceron ne faisait pas d'embarras. Marie la retrouvait telle qu'autrefois elle l'avaient connue chez ses sœurs, complaisante, dévouée, d'une conversation agréable. Oui, Marie en était contente. Pourquoi donc la phrase de sa belle-mère éveillait-elle une inquiétude dans son esprit. Cette phrase cristallisait les impressions pénibles de ces derniers temps, l'acharnement de Gisèle contre leurs témoignages de tendresse, les promenades avec Gérard, les phrases fielleuses dont la garde accueillait les involontaires confidences de la jeune femme.

Marie s'entendit répondre : « J'en suis contente, Anne et Béatrice m'en avaient dit le plus grand bien. Elles en étaient ravies ».

Madame Seymour ne savait trop comment poursuivre cette conversation. Elle eût voulu prévenir Marie contre sa garde, sans éveiller aucun soupçon concernant Gérard.

« Ne la trouves-tu pas un peu indiscreète », poursuivit-elle.

« Non, dès que j'ai une visite elle disparaît comme par enchantement. On dirait qu'une trappe dans le plancher l'absorbe. »

C'était vrai. Gisèle, si souvent importune entre Gérard et Marie, s'effaçait dès que s'annonçait une visite. Cette discrétion soulignée empêchait Marie de sentir combien souvent Gisèle s'était interposée entre Gérard et elle. Il semblait toujours que se fussent les obligations de son métier qui appelaient la garde dans la chambre quand Gérard s'y trouvait.

Une gêne pesait sur cette conversation, coupée de pauses. Marie se demandait où Madame Seymour voulait en venir.

« Si tu en es contente, c'est bien. Mais c'est curieux ce que cette femme me plaît peu. Je crains toujours ces femmes qui se trouvent en tiers dans les ménages. Ce n'est jamais bon et il ne convient pas qu'elles y prennent un trop grand pied d'intimité. On ne sait jamais... »

Dorothée « démasquait ses batteries », trop peut-être. Elle eut l'impression d'avoir commis une imprudence. Mieux valait changer la conversation.

« Que peint Gérard en ce moment ? »

Marie n'en savait trop rien. Il lui déplaisait pourtant vis-à-vis de sa belle-mère de paraître l'ignorer.

« Comme je ne peux aller dans son atelier, je ne sais exactement ce qu'il fait. Il a commencé un portrait de moi allaitant, mais il ne paraît pas très décidé à l'achever ».

« Gérard ne t'apporte pas ses toiles. Il ne te tient pas au courant ? »

Madame Seymour fut d'autant plus frappée de ce manque d'intimité que la veille Gérard avait abondamment parlé de sa peinture avec Mademoiselle Perceron. Décidément « quelque chose n'allait pas » et la présence de cette garde était dangereuse. Mais comment le faire comprendre à Marie.

Gisèle entra, apportant Joël. Pour Dorothée comme pour Marie ce fut une diversion. Celle-ci ne voyait pas sans un certain malaise cette conversation se poursuivre. Pourquoi sa belle-mère parlait-elle ainsi de la garde. Quelque chose dans l'attitude de Gérard avait-il éveillé ses soupçons ? L'insistance de Madame Seymour avivait les inquiétudes imprécises que l'intimité de Gérard et de Gisèle avait fait naître.

En tous les cas, il ne fallait pas que sa belle-mère en soupçonnât rien. Marie accueillit son fils avec des transports que Dorothée, sans qu'elle sut bien pourquoi, trouva un peu forcés.

## -XII-

On changeait Joël. Madame Seymour, déjà sur son départ, contemplait son petit-fils avec une sorte d'extase. Le bébé, libéré de ses langes, agitait ses bras et ses jambes. Comme il était déjà fort ! Il avait attrapé sa couche et la serrait. De son autre main, il tenait le doigt de sa grand-mère. Elle en était attendrie. Vraiment, ne fut-ce que pour ce petit, il fallait sauver ce ménage de toute imperfection. Elle allait, dans la voiture, parler à Gérard. Surtout elle reviendrait bientôt. On ne pouvait rien faire en vingt-quatre heures, et Dorothée sentait qu'il fallait à tout prix mettre fin à l'intimité de Gérard et de la garde. Elle reviendrait. Il le fallait.

Pourquoi le souffle de Joël était-il un peu rauque ? Le bébé, crispant ses poings minuscules, éternua.

« Il s'enrhume, Mademoiselle, s'exclama Dorothée. Aussi, pourquoi laissez-vous la porte ouverte quand vous le changez. Vous voyez bien qu'il arrive du froid sur lui ».

Gisèle sursauta. Elle se redressa prête à répondre. Un instant les deux femmes, comme des adversaires, se mesurèrent. Gisèle plia. Détournant le regard, elle ferma la porte.

Mais les deux femmes étaient toujours là, comme deux ennemis. Dorothée sentait qu'elle avait vaincu. Passagère victoire ! La garde n'attendait que son départ pour se redresser. La force tranquille que rayonnait Dorothée l'avait surprise, intimidée. Elle était comme le serpent soudain fasciné par un chant de flûte. Que cessât le chant, elle retrouverait son venin.

« Maman, il est temps de partir ». Gérard appelait Dorothée.

« Déjà, c'est bien court. Mes enfants, c'est vraiment trop court. Je reviendrai le plus tôt possible ». En disant cette phrase, Dorothée regarda Gisèle. « Allons, mon grand, descend toujours. J'embrasse encore mon Joël. Ma chérie, ton fils est trop adorable. J'en suis folle. Je ne le connais que depuis hier, et je ne peux déjà plus m'en passer. Quel vieux cœur incorrigible j'ai là. Allons. Je t'embrasse encore, toi aussi, et je me sauve. Mais je reviendrai bientôt, c'est trop bête de ne pas plus vous voir quand si peu de choses me retiennent à Paris. À bientôt ma chérie. Au revoir, Mademoiselle » ajouta-t-elle, se retournant vers la garde.

Dans la voiture Dorothée sentait qu'il fallait parler. Ils avaient passé le pont, laissant derrière eux le fleuve et son cours sinueux. Mais comment parler à Gérard sans le froisser ? Il ne se doutait pas, certainement, des sentiments que lui inspirait cette Mademoiselle Perceron. Il ne sentait pas son emprise.

« Tu ne vois pas d'inconvénients à garder trop longtemps cette garde ».

« Si, j'en vois. Mais, tu sais, elle vaut mieux qu'elle n'en a l'air. Par moments, je la déteste pour sa sécheresse, ses petites hargnes de vieille fille. Mais elle est dévouée, elle est complaisante. Marie l'aime beaucoup. Tu as pu le voir, Marie la traite comme une amie. Évidemment, Mademoiselle Perceron est parfois insupportable, mais elle a de très bons moments. Et puis elle est très intelligente, sa conversation est agréable. J'y vois une ressource pour Marie dont la vie n'est pas gaie ».

« Sans doute, je ne nie pas les qualités de Mademoiselle Perceron, qualités sur quoi Marie et toi insistez. Mais je crains que si cette garde prolonge son séjour, elle n'en vienne à exercer une influence sur ton ménage. Tu connais mes idées là dessus. Une influence même bonne est mauvaise dans un ménage. À plus forte raison celle d'une garde. Tu sais bien que si je ne viens pas davantage à La Roche, c'est de peur de vous influencer, de m'immiscer dans votre foyer ».

« Je le sais, ma maman chérie, mais tu as tort. Tu pourrais venir bien davantage, et j'espère que l'attrait de Joël balancera ta discrétion. Tu nous ferais plaisir en venant plus souvent. Nous sommes très seuls à La Roche, et j'ai l'impression que ta présence distrairait Marie ».

« Pour une jeune femme, mon chéri, sa belle-mère n'est jamais une distraction ».

« Marie t'aime beaucoup. Elle n'a plus ses parents. Pour elle, tu es une mère ».

« Ce n'est jamais tout à fait la même chose ». Mais la conversation déviait. Dorothée ne l'avait pas entamée pour parler de ses rapports avec sa belle-fille. Gérard éludait-il volontairement cette conversation sur la garde ? Serait-il pris davantage que je ne pensais ? Autant de questions

que se posait Dorothée. Elle reprit pourtant :

« Méfie-toi de cette garde et de l'influence qu'elle pourrait exercer chez vous. Je me trompe rarement sur des questions de cet ordre, et je te connais bien. Tout ce que tu penses je le devine ».

Que voulait dire sa mère. Gérard ne comprenait pas bien. Mais ils arrivaient à la gare.

S'en retournant, Gérard pensait à la conversation de sa mère. Qu'avait-elle voulu dire ? Il ne pouvait s'agir de lui. Cette garde, avoir de l'influence sur lui, ce serait trop drôle. Sans doute s'agissait-il de Marie. Évidemment, il ne faudrait pas que Mademoiselle Perceron prit sur celle-ci un trop fort emprise. « Maman a dû remarquer quelque chose », se disait Gérard. « Il est évident que Marie tient un peu trop à sa garde. Depuis que celle-ci est arrivée ici, je sens toujours quelque chose entre Marie et moi. Ses réactions me sont imprévues et ne s'accordent plus jamais aux miennes. Elle consent à tout, quand il s'agit de Mademoiselle Perceron. Nous n'osons plus nous embrasser. L'autre jour, Marie a admis sans difficulté que je ne couche plus dans sa chambre ».

L'intervention de Madame Seymour avait précisé son inquiétude, mais il ne voyait pas davantage quel parti prendre. Renvoyer Gisèle ? Comme l'autre jour, il sentait qu'il ne pouvait pas la renvoyer pour des motifs aussi minces.

### -XIII-

A dîner Gisèle n'avait pas parlé. Depuis le départ de Madame Seymour, elle se montrait froide, distante. Toute la soirée, elle était restée dans sa chambre. Gérard et Marie eussent pu parler tout à leur aise, si Gérard ne s'était pas montré distrait et tendu. Non sans quelque dépit Marie attribua cette attitude à l'ennui que Madame Seymour fût si peu restée. Malgré ces précieux instants qu'ils eussent pu consacrer à la tendresse, le voile qui s'interposait entre eux continuait à s'épaissir. Une fois de plus, ils se cherchaient en tâtonnant, comme dans une nuit de l'âme.

C'est une Marie sans défense, désemparée, triste même, que Gisèle attaqua le lendemain matin.

« Vous avez entendu les observations que votre belle-mère m'a faites hier soir. C'est inadmissible. Je n'ai pas soigné trois cents enfants pour m'entendre traiter de la sorte. Je n'ai besoin ni de conseils, ni d'observations. Je crois connaître mon métier, pourtant. Si une scène pareille devait se répéter, j'aimerais mieux partir tout de suite, oui, tout de suite. J'y suis toute prête vous savez. Si vous n'avez pas confiance, vous n'avez qu'un mot à dire ».

Marie fut étonnée d'une sortie si disproportionnée avec l'incident qui l'avait provoqué.

« Mais, Mademoiselle, nous avons toute confiance en vous. Il ne faudrait pas prendre au tragique l'observation de ma belle-mère. Elle a l'observation facile, mais c'est une femme très bonne ».

« Très bonne, j'en doute ».

« Je vous l'assure. En tous les cas, je puis vous promettre que Gérard et moi avons toute confiance en vous. Votre départ nous causerait beaucoup de peine. Je ne parle pas seulement de la gêne qu'il m'imposerait en un pareil moment. Mais vous savez que nous vous aimons bien et que mes sœurs et moi vous considérons comme de la famille ».

Gisèle se radoucit un peu : « Je le sais, mais si votre belle-mère doit revenir, j'aime mieux partir tout de suite. Elle voudra tout régenter chez vous. Je ne sais comment vous supportez cela. D'ailleurs, ne croyez pas que j'en veuille spécialement à Madame Seymour : les belles-mères sont toutes les mêmes. Elles veulent régner chez leurs fils. Que je sois recommandée par Mesdames vos sœurs, cela suffit pour que votre belle-mère soit braquée contre moi. Je connais cela ».

« Je vous assure que ma belle-mère n'a pas le caractère que vous croyez ».

« Oh ! vous êtes jeune. Vous la voyez à travers les yeux de votre mari. Sans compter qu'il a l'air de lui obéir au doigt et à l'œil. À votre place, cela me serait bien désagréable de lui voir subir cette influence ».

Une fois de plus, avec sa divination coutumière, Gisèle frappait juste, et tellement que

Marie ne lui répondit pas.

« C'est toujours cela. Ah ! j'aime mieux ne pas être mariée, croyez-moi. Supporter une belle-mère, voir ordonner tout chez moi contre mon gré, je n'aurais jamais pu l'endurer. Mais ce n'est pas pour supporter la belle-mère des autres, que je ne me suis pas mariée, ajouta-t-elle avec une fureur qu'en d'autres temps Marie eût trouvé comique. Ah ! non. Si votre belle-mère doit revenir et me faire des observations à tort et à travers, j'aime mieux partir. On me confie l'enfant entièrement, ou pas du tout. Si je reste, c'est par affection pour vous, par déférence pour Mesdames vos sœurs, mais épargnez-moi votre belle-mère, au moins ».

\*

\*\*

Marie se demandait comment faire part à Gérard de cette scène. Elle savait combien le contrarierait que sa mère ne revint pas très prochainement. Dans son cœur, pourtant, elle souhaitait que ne revint pas Madame Seymour. Elle ne s'expliquait pas trop pourquoi. Au vrai, pendant ces vingt-quatre heures que sa belle-mère avait passées à La Roche, Marie s'était sentie encore plus séparée de Gérard. La jeune femme redoutait aussi les questions insidieuses et les indications voilées de Madame Seymour. Celle-ci aviverait à nouveau son inquiétude sans y apporter de remède. Toutes ces raisons, qu'elle ne se formulait pas entièrement, firent Marie raconter à Gérard la scène de Gisèle Perceron, dès qu'il vint la voir.

« Tu sais, mon chéri, Mademoiselle Perceron est très mécontente. J'en suis même ennuyée. Ta mère lui a fait des observations, justifiées ou non, à propos de Joël. Mademoiselle Perceron les a très mal prises. Elle vient de me faire une scène terrible, menaçant de partir immédiatement si elle devait subir de nouvelles observations. J'ai eu bien du mal à la calmer, et j'ai dû lui promettre que nous avions en elle une confiance aveugle, ce qui est vrai. Je l'ai assurée qu'elle ne recevrait pas d'autres observations de ta mère ».

« Tu as tort de te préoccuper ainsi pour cette scène. Maman n'a pas dû lui dire grand chose. Ce n'est pas dans ses habitudes de faire beaucoup d'observations, et j'ai peine à croire qu'elle ait pu dire à Mademoiselle Perceron quelque chose qui ne fût justifié ».

« Mon chéri, je t'assure, Mademoiselle Perceron semblait dans une violente colère. Elle voulait partir sur le champ. J'ai dû insister vivement pour la retenir ».

« Comédie, tout cela. Tu as eu tort de t'y prêter. Tu vois Mademoiselle Perceron partir sur le champ. Outre qu'elle est consciencieuse et ne commettrait pas une faute professionnelle si grave, elle n'exposerait pas ainsi sa réputation. Tu vois l'effet dans le pays. Mademoiselle Perceron partie brusquement de chez les Seymour, les laissant dans le pire embarras. Mademoiselle Perceron partant sur une simple observation ! On connaît maman. On la sait incapable d'un mot blessant. Pour cette garde, ce serait un coup à perdre sa clientèle. Elle est bien trop intelligente pour commettre une telle sottise ».

« Je t'assure, Gérard. Je souffre trop d'une scène comme celle-là. Et puis, je crois Gisèle Perceron capable d'un coup de tête. Qu'elle en ait des regrets par la suite, nous n'en serons pas plus avancés. Vois-tu, je vais sans doute te faire de la peine, j'aimerais mieux que ta mère ne revienne pas avant le départ de la garde. Ce n'est que l'affaire de quelques jours ».

« C'est trop fort ! Maman ne reviendrait pas ici à cause de cette garde. Parce qu'il plaît à Mademoiselle Perceron d'être insupportable... ».

« Ne crie pas si fort, elle peut t'entendre ».

« Elle peut m'entendre, et foutre le camp si elle veut. (Gérard força encore la voix). Tu peux être sûre que je n'écrirai pas à maman. Ah ! non, c'est inadmissible. Je ne comprends pas que tu te prêtes à cette comédie. Si tu ne tiens pas plus à ma mère, tu ne dois pas beaucoup tenir à moi ».

Et il claqua la porte, si violemment, qu'un livre placé sur le rebord d'une table tomba. Marie était seule. Elle avait peur. Jamais elle n'avait vu Gérard dans cet état de colère. Qu'il fût si peu soucieux de conserver Mademoiselle Perceron, Marie en eût sans doute éprouvé un soulagement ; mais elle n'y pensait guère à l'instant : trop grande était son inquiétude d'avoir vu

Gérard ainsi furieux. Elle craignait que cette scène ne l'éloignât davantage et, de fait, il ne reparut pas de la soirée. Quand elle le revit, le lendemain matin, il avait les yeux tirés, le front anxieux. Il s'acquitta de son bonjour matinal comme d'une formalité, ne s'attardant qu'auprès de son fils. En vain Marie essayât-elle de le retenir : il ne reparut pas de la journée.

Où était-il, se demandait Marie. On ne l'avait pas entendu dans la maison. Sorti ? Peut-être, mais il n'avait pas emmené son chien qui toujours l'accompagnait dans ses promenades ; on entendait celui-ci aboyer tristement. Marie en était réduite à la compagnie de Gisèle, et pénible lui était cette compagnie : elle se prenait à détester la garde. Il lui semblait qu'elle fût à l'origine de toutes leurs difficultés.

Tard le soir, elle entendit enfin le pas de Gérard. Qu'avait-il fait tout le jour ?

Tout le jour, et Marie ne le sut que bien après, il était resté enfermé dans la sellerie : une pièce tapissée de bois vernis, avec tout autour, brillants de cuivres, des harnais. Gérard aimait l'odeur de cette pièce. Elle sentait le cheval, le cuir de Russie, l'encens. Petit garçon, il s'y réfugiait dans ses chagrins ; ce lieu mystérieux les apaisait. Hélas ! la sellerie n'avait plus de ces sortilèges. Loin de l'apaiser, elle restituait à Gérard toutes ses peines d'antan. Sa tristesse présente s'en accroissait, se chargeait de ce qu'il avait souffert jadis, s'en gorgeait.

« Ces ménages qui ne sont même pas mauvais », se répétait-il sans cesse. « Ces ménages qui ne sont même pas mauvais. Suivrons-nous chacun une voie divergente, liés l'un à l'autre, mais à la façon des forçats, chacun de nous muré dans le silence, la solitude ».

#### -XIV-

Trois jours s'écoulèrent. Des jours pesants. Il semblait qu'à La Roche le temps se fut vêtu d'une autre durée. Gérard, Marie vivaient leur vie coutumière ; mais à la façon des somnambules. Ils se parlaient peu, n'échangeant que des propos vagues sur le vent ou la pluie. Gisèle avait remarqué ce silence. Elle en éprouvait une joie secrète. Seule la maison elle semblait vivre. Elle était pourtant déçue : Gérard ne sortait plus avec elle, il ne s'attardait même plus au fumoir. Finies les conversations sur la peinture, finis les échanges intellectuels. À table, il ne répondait même plus à ses questions, perdu dans un rêve.

Il semblait que la vie se fut brusquement muée en une éternité douloureuse. Le troisième soir pourtant, La Roche sortit de sa léthargie. Joël était malade. Le petit gémissait doucement. Il ne voulait rien prendre et, lorsqu'on approchait de son berceau, jetait des regards chargés d'un trouble reproche. Il ne criait pas, il geignait doucement comme une petite bête blessée.

Par moments, il devenait très rouge et suffoquait, le plus souvent il était pâle avec de grands yeux cernés alanguis déjà de tristesse. Le médecin du village vint aussitôt : il ne sut que dire. On appela en hâte le médecin de Nevers. Il arriva sur les dix heures du soir. Lui aussi réserva son diagnostic. Gérard et Marie veillaient. Ils avaient oublié leur tourment d'hier. Ils se tenaient par la main, éperdus d'impuissance, devant leur petit dont chaque heure le souffle devenait plus faible. Marie surtout souffrait. Elle eût voulu se lever. L'alitement la torturait. Peu lui importait la menace de phlébite qui avait déjà si douloureusement prolongé ses couches. Gérard était obligé de la retenir sans cesse.

Gisèle fut admirable. Marie lui dut le peu de paix qu'elle connut pendant ces jours. La garde ne relâchait pas ses soins, ne prenant que de rares heures de sommeil lorsque sous l'effet du gardenal reposait un peu le petit Joël ; à la première alerte elle était sur pied. Gérard, Marie, Gisèle, ces trois vies étaient en suspens autour du berceau. Ils avaient oublié leurs drames individuels. Ils luttèrent. Non pas qu'ils eussent rien de précis à faire (les médecins n'avaient prononcé aucun diagnostic, et même le grand professeur venu de Paris), mais il leur semblait que s'ils suspendaient un instant leur vigilance la mort emporterait l'enfant. Et de cette vigilance Gisèle était l'âme. Elle avait toujours le mot qui soutient, qui reconforte. À chaque heure, elle redonnait l'espoir. « Dire que nous avons pu la croire sèche et sans cœur, se disaient Gérard et Marie. Nous l'avons méconnue. Nous ignorions ces trésors de tendresse et de force ».

Marie une fois de plus voulait se lever. Elle seule sauverait son enfant, croyait-elle. La mort oserait-elle le prendre ? Marie défendrait son enfant.

« Madame, ne bougez pas. Joël a trop besoin de vous. Et puis de vous soigner nous distrairait de lui. Voyez, il est là, près de vous. Je le veille. Nous le veillons, votre mari et moi. Ne craignez rien. Je n'ai jamais perdu un de mes petits : je saurai sauver celui-là. Je crois d'ailleurs qu'il va mieux. Il ira mieux, je vous l'assure. Restez bien calme, je vous en prie ».

Que de fois se répéta cette scène. Et Gisèle savait consoler. « Je comprends ce que vous souffrez. J'ai un cœur de mère, moi aussi, pour ces petits que je mets au monde. Je sens votre peine, je l'éprouve. Si je vous dis de rester au lit, c'est qu'il le faut. Mais voyez je suis là. Je ne le quitte pas ».

Interminables jours ! Depuis quand Joël était-il malade ? Aucun d'eux trois n'eût su le dire. Le plus affreux était d'ignorer ce mal. On tremblait d'impuissance. Ne même pas deviner d'où souffrait l'enfant. On eût voulu que par un miracle il le fit comprendre. Vaine attente. L'enfant pâlisait, déclinait, chaque jour plus faible, comme une lampe vacille.

Et puis un jour, sans qu'on sut comment, il se fit un mieux. Le regard était plus vif, le souffle moins court. Les yeux perdaient leur expression torturante de reproche. L'après-midi, Joël dormit d'un sommeil calme. On n'osait encore respirer. Tous trois, ils avaient vu le changement ; ils n'en parlaient pas. Ils n'eussent pas trouvé les mots. Il leur fallait, pour comprendre à nouveau le bonheur, traverser toute l'épaisseur de leur souffrance, comme un plongeur remonte à travers des eaux. Leur inquiétude les possédait tellement qu'ils étaient étonnés de ne plus la sentir aussi vive.

Marie la première retrouva la joie. Ce fut comme si à nouveau elle eût enfanté. La joie violente, sauvage qui l'avait prise dès la délivrance, elle la sentait à nouveau. Tout son corps était joie. Elle ne tremblait plus. Elle savait que Joël vivrait. Peu lui importaient les mots rassurants des médecins, bien mieux qu'eux elle connaissait que le mal était écarté. Un bonheur immense l'avait envahi, un bonheur qu'elle eût voulu verser à pleins flots sur le monde. Gérard, ah ! qu'elle eût voulu l'en inonder de son bonheur. Et Gisèle, la gratitude de Marie se voulait un don de joie pour Gisèle. Marie eût voulu lui insuffler l'aise sans mesure qui la possédait, lui donner sa joie comme on verse à boire le vin.

Gérard était trop excédé de fatigue pour bien comprendre son bonheur. Enfin détendu de son anxiété, tout son être aspirait au sommeil. Il n'avait plus la force de la joie. Dormir, ne plus penser. Et Marie se sentait secrètement déçue de ne parvenir à le hausser jusqu'à son bonheur.

Quand à Gisèle, il semblait que rien ne fût passé sur elle. En vain la maison ressuscitait. Les bruits familiers renaissaient. Les domestiques parlaient dans les corridors, on osait marcher sans étouffer ses pas. Comme un château de la Belle au bois dormant après l'arrivée du prince, tout remontait de l'assoupissement. Mais Gisèle restait toujours la même, impassible, secrète. Marie avait essayé de lui dire sa gratitude. Elle s'était heurté à un mur de déférence, qui, après l'intimité de leurs angoisses, semblait presque blessant. Marie eût voulu lui témoigner de la gratitude, mais encore plus de l'affection, de la tendresse. Gisèle s'était retranchée dans son rôle de garde. Elle avait même répondu assez sèchement : « Ce que j'ai fait est bien naturel, c'est mon métier après tout ».

« Non, avait protesté Marie, le dévouement que vous avez montré n'était pas du métier. Veiller sans cesse, ne jamais prendre de repos, à peine vous assoupir, ce n'était pas du métier. Je sens que vous ne comprenez pas ma gratitude. Je vous dois mon fils. Vous m'avez dit que vous saviez ce que signifiait être mère. Vous devez me comprendre ».

« Quelle jeunesse incorrigible ! Bientôt vous n'y penserez plus, et sans doute aurez-vous raison. J'ai fait ce que je devais. Ne parlons plus de cela ».

Marie plusieurs fois essaya d'exprimer à nouveau sa reconnaissance : elle reçut toujours la même réponse. Il lui sembla même qu'en insistant elle irritât un peu Gisèle. Dès lors elle se tut, attribuant à une sorte de pudeur le comportement de la garde.

Pudeur ! peut-être. Le sentiment de Gisèle était complexe. Elle n'aimait pas les effusions. Toute tendresse la choquait, lui paraissait une faiblesse. Elle détestait en Marie ce qui aux yeux de

tous en faisait le charme : son extrême féminité. La douceur de la jeune femme la crispait dans sa sécheresse.

Gisèle fut plus sensible aux remerciements de Gérard. « J'avais appris à vous connaître dans nos promenades, lui avait-il dit, mais je ne vous connaissais pas encore. Je ne savais pas quelle force vous habitait, ni quel courage ».

L'allusion aux promenades, le caractère viril des vertus que Gérard louait en elle, furent sensibles à Gisèle. Comme il n'insista pas sur les remerciements, elle ne se crut pas obligée de répondre ; elle n'eut pas l'embarras de se composer une attitude et ne fut même pas tentée de se retrancher dans son rôle de garde.

De fait, l'intimité entre elle et Gérard sembla renaître spontanément. De nouveau, ils sortaient ensemble, de nouveau les retenaient au fumoir d'interminables causeries. Gérard n'en avait pas de scrupule : il croyait acquitter une dette de reconnaissance. Ingénument il s'imaginait que Marie ne pouvait éprouver de jalousie pour une femme à qui sa gratitude la liait.

## -XV-

Gérard et Gisèle étaient restés longtemps dehors. L'automne achevait d'expirer. Seuls les chênes jetaient des taches rousses au front sombre de la forêt. Le vert des prés tournait au brun, on le distinguait mal des labours ; on ne l'en eût pas discerné dans une terre moins rouge que celle de nos pays. De la colline où les vignes ne présentaient plus que leurs ceps torturés, Gérard et sa compagne avaient longuement admiré la courbe du fleuve vers quoi les lignes parallèles des champs menaient le regard. Le temps était doux : on eût dit que l'hiver ne se décidait pas à venir.

En rentrant, Gérard fut frappé de trouver à Marie cette expression désolée qu'elle avait eue parfois avant la maladie de Joël. Il en fut presque aussi fâché que peiné. Il en voulait secrètement à la jeune femme comme d'une injustice. « Marie devrait comprendre que j'ai besoin de sortir, et de me remettre après une si violente secousse », se disait-il. Pourtant, comme autrefois, il la prit dans ses bras, la calmant par la tendresse. Mais au lieu que s'éveillât en lui le désir, frère puîné de l'amour, son irritation sourde persistait. Il lui semblait un peu mentir, tandis qu'il lissait de la main la souple chevelure de sa femme. N'accomplissait-il pas un rite ?

Ils entendirent le pas de Gisèle. Gérard se leva. Il en éprouvait un vague sentiment de délivrance. Il devinait confusément que la crainte de la garde n'avait pas seule contribué à lui faire suspendre ses caresses, et sourdement il en voulait à Marie de ne plus sentir pour elle le même attrait.

Le soir il écrivit à sa mère :

« Ma maman chérie,

« De plus en plus le mauvais rêve s'éloigne. Joël a presque repris sa bonne mine. Il est joyeux comme un oiseau et joue avec le beau hochet bleu de grand maman. Ses mains sont encore un peu incertaines, et parfois il s'envoie brusquement le hochet sur le nez. Il prend alors une mine toute déconfite et trouve que la vie comporte bien des difficultés.

« Que de reconnaissance nous devons à Mademoiselle Perceron pour la façon dont elle l'a soigné. Je t'ai déjà dit tout son dévouement, mais je n'insisterai jamais assez. Elle s'est montrée admirable, et si simplement. J'en ai du remords d'avoir souvent maugréé après elle. Bien souvent j'ai manqué d'amabilité à son égard. Son plus grand plaisir est de sortir dans la campagne, et, sous des prétextes bien vagues, je le lui refusais. J'essaie de compenser mon injustice en l'entraînant tous les jours à travers nos pays. J'y prends, je dois dire un grand plaisir. Elle entend si bien la création. Sa culture est remarquable. Une culture qui « remonte », qu'elle élabore, dont on profite. J'ai fait ces derniers jours un très bon paysage : une vue de l'Allier, le fleuve grossi par l'automne occupe tout le premier plan, avec ses eaux glissantes qui dévalent de la toile, et, entre le fleuve et le ciel immense de nuages, l'étroite ligne d'une rive – des roseaux et des peupliers. Je dois ce tableau à Mademoiselle Perceron. Elle m'a vraiment guidé dans le choix du sujet et dans son interprétation.

« Ma vie, studieuse et calme, serait douce si Marie n'était pas si nerveuse. Je ne veux pas m'en inquiéter. Ses récentes angoisses en sont la cause, assurément. Elle aurait besoin de changer d'atmosphère après un pareil choc. Malheureusement on ne lui permet pas encore de se lever. Je sens que tout l'irrite, que je sois auprès d'elle ou que je m'éloigne, que je reste à travailler ou que je sorte avec Gisèle Perceron. J'aurais bien besoin moi aussi d'une autre atmosphère, et je dois dire que sans mes longues promenades je supporterais mal cette vie.

« Quand viendras-tu nous voir ? Je voudrais que ta mauvaise grippe soit finie. Tu verrais comme ton Joël redevient beau.

« Je t'embrasse, ma maman chérie. Joël frotte son nez contre ta joue.

Ton petit garçon,

Gérard. »

## -XVI-

Chaque jour Gérard et la garde reprirent leurs promenades. Le temps était médiocre à présent, mais peu leur importait. Ils trouvaient un charme au lourd ciel gris, aux campagnes pluvieuses, à l'odeur des terres fraîchement retournées ; dans le pays, on s'accoutuma de les voir toujours ensemble, roulés dans de grandes pèlerines, mais les commères en jasaient.

Le bruit en revint aux oreilles de Marie par Madame Leduc, la femme du notaire. Celle-ci s'annonça une fin d'après-midi où Gérard et la garde s'étaient attardés ensemble encore plus que de coutume. Marie ne la vit pas venir sans ennui. Madame Leduc n'était pas mauvaise femme, mais elle ne savait pas partir, et, tandis que Marie s'ingéniait à meubler la conversation, elle restait interminablement, pensant témoigner d'une grande amabilité par la longueur de sa visite.

Madame Leduc portait ce jour là, comme toujours, un long manteau de satin noir, garni de broderies et agrémenté d'un collet de skunks, évocateur des pèlerines de cochers. Un sac en velours orné de perles d'acier complétait sa toilette de gala.

« Alors, petite Madame (ce « petite Madame » était du dernier bon ton, pensait-elle), vous allez mieux. Et votre petit amour, il est guéri m'a-t-on dit. Oh ! ces chers poussins, comme ils nous donnent des inquiétudes. Je vous ai écrit pour vous exprimer combien je pensais à vous (Marie se rappelait cette lettre toute en points de suspension et d'exclamation, avec ses allusions faussement fines). Et que devient votre cher mari ? »

« Gérard est sorti. Il sera certainement navré de vous avoir manquée. »

« Qu'à cela ne tienne, j'aurai sans doute l'occasion de le rencontrer. Il vient souvent dans nos parages, accompagné de Mademoiselle Perceron. »

« Oui, ils sortent beaucoup. »

Marie sentait qu'il fallait avant tout paraître naturelle, ne pas donner par sa nervosité prise aux cancons du pays. La vieille Leduc colporterait de porte en porte tout ce qu'elle remarquerait.

Celle-ci reprit : « Oh ! oui. Elle doit être charmante cette Mademoiselle Perceron. Elle a soigné Madame la marquise d'Esclabac, la sœur de madame la comtesse de Saint-Menoux. Ces dames en disent le plus grand bien. Votre cher mari, en tous les cas, à l'air de beaucoup l'apprécier. Elle doit lui être une agréable compagnie, maintenant que vous ne pouvez sortir avec lui. »

« Mademoiselle Perceron a sauvé notre petit Joël. Gérard et moi lui en gardons une grande reconnaissance. »

« Oh ! comme c'est bien ! que c'est beau la gratitude ! Je me disais bien que votre cher mari devait avoir ses raisons pour se montrer ainsi en compagnie de votre garde, au risque de provoquer les médisances. On est si méchant, à présent. On a si vite fait, de nos jours, de dire du mal des gens ! Ah ! les bonnes mœurs se gâtent ! C'est comme les domestiques... »

Madame Leduc se lança dans des histoires de bonnes. Le sujet était moins épineux et Marie en éprouvait un soulagement.

Madame Leduc enfin partie, on annonça Madame Mac Kay. Décidément, tout le village,



ayant appris que Marie recevait enfin, défilait. Madame Mac Kay était encore plus redoutable que Madame Leduc, son intime ennemie. Veuve depuis quarante ans, elle vivait avec un frère des reliefs chaque jours amenuisés de ce qui fut sa fortune. Elle avait le regard vide des êtres sous-alimentés, mais elle parlait d'une voix si perçante et affectait de si grands airs que Gérard et Marie, quelle que fût leur pitié, ne pouvaient la supporter.

« Ah ! Madame, que je suis heureuse de vous savoir enfin mieux. Et le charmant enfant, il ne vous donne plus d'inquiétudes ! J'en suis bien aise. J'arrive de l'église, où je suis allée voir la statue de Jeanne d'Arc que vient de donner M. de la Rochefoucauld. Je voudrais savoir ce qu'en pense le Maître. »

Marie fut une minute à comprendre que « le Maître », c'était Gérard.

« Mon mari ne m'en a pas parlé, je doute qu'il l'aie remarquée »

« Il a vu de si belles choses ! On comprend qu'il soir blasé et n'accoure pas ainsi que nous le faisons. Nous qui vivons toujours à la campagne, nous sommes si privés de belles choses. Et puis, le Maître doit être très occupé. Peint-il beaucoup en ce moment ? »

Madame Mac Kay avait la manie de parler sans cesse de peinture à la malheureuse Marie qui, n'y entendant rien, avait toujours peur de commettre un impair.

« Je crois qu'il fait une maternité... »

« Mais a-t-il vraiment le temps de travailler, car il sort beaucoup. Je le rencontre souvent avec votre garde. Ils sont si absorbés dans leur conversation que le Maître ne me voit même pas. Oh ! je ne lui en veux pas. Je sais combien ces grands artistes sont distraits... »

« Gérard sera désolé. Je suis confuse. Mon mari ne reconnaît jamais personne. »

« Ne vous excusez pas, je vous en prie. J'ai eu tort de vous dire cela. Je connais les artistes. J'en ai beaucoup connu autrefois, et des plus grands : Cabanel, par exemple, et Roghegrosse. Oh ! les grands artistes ! Et Bonguereau, quel maître ! Et Paul Baudry ! J'ai dit à votre mari que sa peinture s'apparentait à celle de Bonguereau. Il m'a soutenu que non, mais il est trop modeste. La modestie est d'ailleurs bien rare chez un artiste. Votre mari ne m'a pas vue, mais peu importe. Il était très absorbé dans sa conversation. Ce doit être une personne bien remarquable, Mademoiselle Perceron, pour captiver ainsi l'attention du Maître. »

« Nous sommes très reconnaissants à Mademoiselle Perceron... » Marie recommençait le même couplet sur la gratitude, mais elle fut aussitôt interrompue :

« Oh ! oui, oh ! oui, je sais bien. Et puis les femmes d'artistes doivent savoir être indulgentes. Il ne faut pas demander à un grand artiste d'obéir aux mêmes lois que les autres hommes. Mais, chère Madame, je suis restée trop longtemps pour une visite à une convalescente. Je me sauve. Tous mes souvenirs au Maître. Je reviendrai bientôt. »

\*

\*\*

« Les horribles femmes, se disait Marie après leur départ, s'imaginer de pareilles choses, et venir ainsi m'en parler, tacher de voir si c'est vrai. Elles doivent déjà colporter de maison en maison le résultat de leurs investigations. Cette mère Mac Kay ne m'a pas laissé le temps de lui river son clou. Je la déteste. »

« Commérages, tout cela, mais il y avait quelque chose de vrai. Gérard s'affiche trop avec Gisèle. Et si quand même ces sottesses avaient raison ? Mais non, ce n'est pas possible. Je suis absolument folle. »

L'idée persistait dans l'esprit de Marie. Celle-ci avait beau l'écarter, sans cesse une inquiétude la torturait. Que Gérard aimât Gisèle, cela expliquerait tant de choses, ses promenades, sa nervosité, le dévouement même de Gisèle. » Et moi qui ne voyais rien quand ils étaient là, tous les deux auprès du berceau ! », se disait Marie. « Mais non, je deviens folle, où vais-je chercher ces idées ? Les ragots de deux vieilles sottesses m'ont donc tourné la tête ! »

Gérard et Gisèle étaient revenus de promenade. Marie les entendaient marcher de long en large sur le perron. Que pouvaient-ils se dire ainsi ? Leur promenade ne leur suffisait-elle pas, qu'ils la prolongent indéfiniment ? La tentation se faisait atroce d'aller les écouter. Ce n'était même

plus, chez Marie, le désir de les surprendre, mais une sorte d'obsession. Elle voulait voir. De lutter contre la tentation l'avivait. En vain Marie se remémorait-elle les conseils du médecin. Il lui avait défendu de se lever. Elle risquait une embolie. Mais elle ne pouvait plus. Les voix allaient, venaient, se rapprochaient et s'éloignaient alternativement sans que jamais elle put saisir les paroles. Impossible de résister. Elle avait rejeté ses draps. Mais, ses pieds posés par terre, le sol se dérobaît. Il lui semblait qu'elle enfonçait sur ses jambes. Elle oscillait sur une masse cotonneuse. S'accrochant aux meubles, poussant une chaise avec elle, Marie parvint quand même jusqu'à la fenêtre. Hélas ! les vitres fermées elle ne voyait pas le perron. Il fallait les ouvrir, doucement, doucement, qu'ils ne l'entendent pas. Heureusement, Gérard et Gisèle étaient absorbés par leur conversation. Ils n'entendirent pas le léger grincement du fond.

Marie se pencha... Gérard et Gisèle marchaient calmement. Marie entendit une bricole de phrase : « Chasseriau me donne la même qualité d'émotion qu'André Chénier. Leur sensualité profonde, soigneusement élaborée... »

Ce n'était rien d'autre... Marie repoussa brusquement la fenêtre et se traîna jusqu'à son lit. Elle y parvint presque évanouie. Une sensation d'écoeurement l'emplissait, tandis qu'une sueur froide perlait à son front.

En elle un remords montait, irritant, douloureux, aigu. Il lui semblait que, par ses soupçons, son espionnage, elle avait attenté à leur amour. Douter ainsi, c'était l'amputer. Elle avait meurtri le beau fruit mûr. Plus que la malheureuse Gisèle, elle s'était acharnée sur leur amour, et, ce que ne pouvait Gisèle, elle l'avait blessé.

« Pauvre amour, triste et beau, serait-ce bien possible... »

Ce vers que Gérard aimait, l'obsédait. Amour, mon amour, que vous ai-je donc fait ! Elle était là, devant son amour abîmé, comme une petite fille qui a cassé sa poupée. Sa douleur avait la profondeur indicible des chagrins d'enfant.

Gérard monta. Il fut étonné de la trouver pâle et s'en inquiéta. Qu'il était tendre et prévenant. Il parlait déjà d'aller chercher le médecin. En vain Marie le rassurait. Ce n'était qu'un malaise passager, affirmait-elle. Déjà elle allait mieux. Dans une heure, il n'en serait plus question. Tout à coup elle fondit en larmes.

Il faisait bon pleurer contre l'épaule de Gérard. Marie s'abandonnait à ses larmes. Une détente exquise gagnait tous ses membres. Un pressentiment secret disait à Gérard qu'il ne fallait pas demander la cause de ces larmes. Simplement il tenait sa femme serrée contre lui, et doucement lui caressait les épaules.

## -XVII-

« Mon fils chéri,

« Je suis bien triste de ne pouvoir venir, mon médecin me le défend absolument. Et pourtant, je crois que ma présence te serait nécessaire. Ta lettre ne m'étonne pas, mais elle m'inquiète. Je t'assure, renvoie cette garde. Sa présence n'est pas bonne chez toi. Je ne peux t'en dire plus par lettre, mais écoute ta vieille mère. Il est des êtres dont la présence est néfaste à l'amour, cette Mademoiselle Perceron en est un.

« Pense aussi que ta femme peut prendre ombrage de ces promenades. Elle a tort, sans doute. Mais n'oublie pas qu'elle est affaiblie par une longue maladie. Il est normal que ses nerfs « prennent le dessus ». Sois très patient avec elle ; épargne lui toute cause de soucis.

« Je suis peinée d'avoir à te dire tout cela ainsi, par lettre. Il faudrait une longue conversation, un soir, avec mon petit garçon assis à mes pieds. Pourtant, il est nécessaire que tu éloignes Mademoiselle Perceron. Je t'assure que sa présence est dangereuse pour ton foyer. Crois-moi sur parole, puisque je ne puis t'expliquer. Quand je reviendrai, je te dirai tout.

« Je vais mieux. D'ici huit jours, je serai sur pied. Aussitôt je me précipiterai vers La Roche. J'ai trop besoin de voir mon Joël, - et aussi mon grand Gérard, dont je voudrais tant qu'il soit pleinement heureux.

« Embrasse ta femme et ton fils, mon fils chéri, je t'aime très fort.

Dorothée S. »

Gérard lisait la lettre de sa mère, appuyé au mur dans un coin de son atelier. Il ne comprenait décidément pas qu'elle en voulut tant à Gisèle. Pourquoi cette antipathie si vive, et réciproque d'ailleurs. Un point l'inquiétait dans la lettre de Dorothée : l'allusion au fait que Marie pouvait prendre ombrage d'une amitié entre Gisèle et lui.

## -XVIII-

Trois ou quatre jours passèrent. Gérard, pendant ce laps de temps, évita de trop sortir avec la garde. Il ne pensait d'ailleurs plus beaucoup aux recommandations maternelles.

L'hiver était maintenant venu. Il ne faisait pas très froid, et souvent des journées atténuées de soleil rappelaient qu'après l'hiver viendrait un printemps. Par un de ces beaux jours Gérard était parti seul sur la route de la Charnée, vers les étangs de Beauregard. Il avait erré longtemps sur les rives dépouillées désormais, attristées de roseaux morts, si pâles, avec leurs panaches gris. Parfois un canard sauvage rayait d'un vol brusque le ciel, ou quelque ramier venu des bois. C'était l'hiver, avec les derniers feux d'herbes aux coins des champs, les prés déserts embrunis de gel. On ne rencontrait plus les chars de vendanges, et les batteuses bourdonnantes, mais des transports de fumiers, ou de lourds charrois à cinq chevaux, traînant des troncs d'arbres. Dans l'air sec résonnait au lointain des bois la cognée.

Un coup de feu claqua très près de Gérard, tandis qu'un chien jappait dans ses jambes.

« Tiens, Henry, je te prends à chasser sur les terres des Chatelbeaucenis ».

« Cela leur apprendra à porter un nom qui ne leur appartient pas. Le sens de la propriété ne doit pas être unilatéral. »

Un grand garçon, coloré, la mine joyeuse, répondait à Gérard avec un éclat de rire. Henry de Beaupré était un vieil ami de la famille Seymour. Gérard le connaissait depuis son enfance.

« Comment se fait-il que tu sois seul. On dit qu'on ne sort plus qu'avec Mademoiselle Perceron ».

De quoi se mêlait Henry. Gérard fut vivement irrité, mais il n'osa pas se montrer froissé de peur du ridicule. Cette bonne pièce d'Henry ne manquerait pas de colporter l'écho de sa colère dans tout le pays.

« Tu connais donc Mademoiselle Perceron ? »

« Si je la connais ! Elle a soigné toutes les accouchées de la famille... Dis donc. Elle déteste toujours autant l'amour. »

Gérard était assez content que la conversation s'engageât sur un terrain moins personnel :

« Toujours autant ! Marie et moi, nous n'avons même plus le droit de nous embrasser ! »

« Elle est crevante. Tu sais qu'elle a tenu un moment une pension d'enfants. Elle a mis à la porte le petit Patrice Daniel, qui avait huit ans, parce qu'il avait embrassé ma cousine Claudie de Beaupré, qui en avait sept ! Tout ce qui de près ou de loin évoque l'amour lui paraît une cochonnerie ».

« Je m'en aperçois... »

« Oui, mais je ne sais pas si tu t'aperçois qu'elle est dangereuse. Ne te défends pas. Je ne fais pas allusion à tes promenades, bien que tout le pays en parle. Mais elle possède un art de troubler les ménages. Je ne sais pas comment il se fait, dès qu'elle paraît dans un foyer tout va moins bien. C'est après son passage que le ménage de Roger Morand a commencé de battre d'une aile. De même pour les Saint Cricq. Elle a communiqué à Ghislaine la répulsion que lui causait Michel, et depuis tu sais comme est lamentable leur mésentente. Méfie-toi. Moi j'ai fermement décidé qu'elle ne viendrait jamais chez moi. Je suis bien certain que depuis qu'elle est là Marie est nerveuse, sans indulgence, inquiète... »

« Mais non, mon vieux, mais non... »

C'était vrai pourtant, Gérard se sentit rougir. Mieux valait interrompre tout de suite cette

conversation.

\*

\*\*

« Maman avait raison, se disait Gérard sur le chemin de La Roche, - Gisèle doit monter la tête de Marie ».

Mille détails lui revenaient en mémoire : des inflexions de voix, des phrases interrompues à son arrivée... Que de sous-entendus dans les conversations surprises entre Gisèle et Marie lui devenaient clairs.

Et pourtant, sur de simples soupçons, des impressions de sa mère que celle-ci ne parvenait pas à motiver, quelques racontars de cette mauvaise langue d'Henry de Beaupré, allait-il mettre à la porte une femme à qui le liait le plus impérieux devoir de reconnaissance. Et quand même ce serait vrai, et quand même Gisèle eût voulu attenter à son bonheur, devrait-il oublier sa dette ?

Lentement le crépuscule d'hiver s'imposait à la campagne désertée. Quelques reflets cuivrés s'accrochaient aux vitres dans le village. Sur un mur un rouge-gorge sautillait. Des enfants rentraient de l'école, enfoncés dans leur pèlerine, petites formes triangulaires, aussi larges que hautes. Le claquement de leurs galoches résonnait ferme dans l'air vif. Qu'il était calme ce soir d'hiver. Il apaisait l'inquiétude de Gérard, le désarmait. Il le sentait bien : il ne renverrait pas cette garde. Et ce n'était pas la reconnaissance. Comment eût-il pu dire son sentiment ? Une faiblesse le gagnait, une lâcheté peut-être, ou plutôt la paix de ces campagnes. Chaque fumée au coin des toits présageait un bonheur. Il sentait avec attendrissement la joie de tous ces retours, quand les enfants posent le panier vide de leur déjeuner, et leurs livres. Bientôt, assis autour de la table, ils peineront sur leur copie ou leur addition. Maintenant ils mangent une tartine de pain et de confiture ; le père, au coin du feu répare un outil. Et bientôt ce sera la soupe et le bain profond dans la nuit. Le village est comme un navire dans le port, mais on sait qu'il lèvera l'ancre. Le village démarre vers la nuit. Il largue les derniers filins qui le tenaient au rivage. Bientôt il se lancera tout entier dans le sommeil. L'angélus sonne à l'église, et n'est-ce pas le signe du départ ?

Gérard ne troublera pas cette paix. Aucune scène n'altérera le repos du village. Gérard sent qu'il ne pourrait supporter la présence d'une peine en un tel soir. Tout à l'heure il exérait Gisèle, mais il ne pourrait supporter qu'elle souffrit.

Longtemps il reste devant la porte de La Roche, tandis que s'allument un à un des feux, là-bas, dans les bourgs. Et ce sont comme des feux de position sur la mer.

## **-XIX-**

La paix du soir continuait d'emplir Gérard, une immense mansuétude. Pour Gisèle, pour Marie, il se sentait déborder d'indulgence. Il eût voulu que sa paix rayonnât sur tous les êtres, sur toutes les choses.

Gisèle et Marie parlaient. Il les entendait, distinguant les voix, mais non les paroles. Ces phrases dont on devine les contours sans en percevoir le sens ont toujours quelque chose d'irritant. Et déjà, dans la paix de Gérard, une légère fissure s'était ouverte.

Gisèle et Marie parlaient. Comme la voix de Marie semblait douloureuse et lasse : la voix de quelqu'un qui se défend et s'épuise. Gisèle au contraire parlait sec, son timbre dominait, incisif.

Ces paroles peu distinctes étaient comme un jeu d'ombres chinoises dont on n'eût pas saisi le sens. Mais ce que Gérard en soupçonnait suffisait à détruire sa paix. Cette voix triste de Marie, sa lassitude le blessaient, non pour l'irriter, mais pour éveiller son amour. Il la devinait faible, qui se débattait contre un danger insoupçonné.

Les voix se précisaient. « Ah ! vous êtes jeune, disait Gisèle, vous me racontez toujours la même chose. Je vous l'ai déjà dit. Jamais un homme n'aime dix ans la même femme. Ce que veulent les hommes, c'est le changement. Cela seul les intéresse, la chasse, la poursuite. Et, comme des alouettes au miroir, les femmes toujours s'y laissent prendre. C'est trop stupide ».

« Je vous assure... »

« Ne m'assurez rien. Je sais, votre mari n'est pas comme les autres. Elles répètent toutes cela ! Notez que je ne blâme pas les hommes, - ils sont ainsi faits – mais les femmes d'être assez bêtes pour s'y attacher ».

« Je sais que Gérard m'aimera toujours ».

Comme la voix de Marie tremblait en prononçant ces paroles dont elle eût voulu faire un défi. Qu'elle affirmait mal une foi que ses heures de doute avaient entamée. Et l'autre reprenait. Gérard entendait mal ce qu'elle disait : sa voix s'était faite basse et sifflante, mais le ton en était si dur que Gérard en souffrait pour Marie.

Une immense tendresse l'envahissait en pensant à la jeune femme. Il la devinait désarmée, en proie aux coups d'une Gisèle sûre de sa force. Depuis quand durait ce drame ? Qu'il avait été coupable de ne rien soupçonner. Influence de Gisèle sur Marie ! C'était bien autre chose ! Gérard devinait les heures de doute de Marie quand l'adversaire heurtait savamment son amour, ébranlait sa foi de mille moyens insidieux. Et lui, il n'avait rien vu. Il se promenait ! Il flirtait vaguement avec l'ennemie. Que Marie avait dû souffrir !

Cuisant était le remords, intolérable presque. Gérard ne pourrait respirer qu'il n'ait chassé cette femme, pris Marie dans ses bras et d'un grand élan de tendresse l'ait rassurée.

Dans la chambre la voix de Gisèle reprenait : « A quoi voyez-vous que votre mari vous aime tant. Peut-être a-t-il pour vous de la sensualité, c'est possible, et si vous vous en contentez tant pis pour vous, mais, tenez, il ne vous montre même pas ses tableaux. Votre portrait, il s'est bien gardé de l'achever ».

Marie eut un léger cri. Le coup était trop dur, et déjà Gisèle regrettait. Elle sentait obscurément qu'elle avait fait beaucoup de mal. Et lorsqu'elle aperçut Gérard, très pâle, dans l'encadrement de la porte, elle n'essaya pas de résister. Elle l'entendit à peine lui dire de préparer ses bagages (que sa voix était froide, glacée !). Elle sentait d'elle-même qu'il fallait partir. Elle s'était exclue de la maison, rejetée de cet asile de deux mois. Cette fois-ci l'amour avait été le plus fort. Inutile de lutter. Gisèle n'eut pas un mot de protestation.

Demain, elle retrouverait une autre maison, d'autres habitudes. Elle se heurterait à d'autres amours. Ce soir, il fallait plier, et obscurément elle sentait qu'obéir ainsi, sans un geste, sans un cri, c'était un peu de l'amour. Elle était vaincue, et jusque dans sa chair, jusque dans sa pensée. Qu'avait-elle fait, pendant ces deux mois, qu'une phrase de cet homme suffit à l'abattre ?

Silencieusement elle ramassa son ouvrage et sortit. Gérard n'avait pas détaché d'elle son regard. Elle en était comme terrassée, mais plus l'accablait cette révélation que demain elle étoufferait en elle, qu'elle se refuserait à reconnaître fût-ce vis-à-vis d'elle-même, elle aimait. Elle aussi elle avait aimé. Elle aussi elle avait subi le joug. Et elle savait bien que si ce soir, au lieu de la chasser, Gérard l'avait appelée, elle eût obéi de même, sans une parole, vaincue, domptée.

Et tandis qu'elle préparait ses bagages, elle devinait Gérard et Marie enlacés dans leur chambre. Elle n'avait pas complètement fermé la porte ; elle entendait leurs baisers. Chacun d'eux la blessait dans sa chair, mais ce n'était plus l'ancien dégoût : une brûlure s'étendait sur tout son corps. Il lui semblait qu'intérieurement on la mordît.

## Table des matières

<u>-I-</u> .....	2
<u>-II-</u> .....	3
<u>-III-</u> .....	5
<u>-IV-</u> .....	6
<u>-V-</u> .....	6
<u>-VI-</u> .....	8
<u>-VII-</u> .....	9
<u>-VIII-</u> .....	12
<u>-IX-</u> .....	12
<u>-X-</u> .....	15
<u>-XI-</u> .....	16
<u>-XII-</u> .....	18
<u>-XIII-</u> .....	19
<u>-XIV-</u> .....	21
<u>-XV-</u> .....	23
<u>-XVI-</u> .....	24
<u>-XVII-</u> .....	26
<u>-XVIII-</u> .....	27
<u>-XIX-</u> .....	28